VOLUME VII. WINNIPEG, MARDI, 12 AOUT 1919 NUMERO 9

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis ... $2.00
Union Postale ... $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANA... PUB. CO. LTD.
619 Ave... McDermot
Téléphones ... y 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

ASSOCIATION D'EDUCATION

Le nouvel exécutif de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba se compose des messieurs dont les noms suivent:

Président. M. Noël Bernier; Vive-Président, Son Honneur le Maire H. Béliveau; Trésorier, M. J.-H.N. Leveillé; Secrétaire, M. Louis-Philippe Gagnon; Directeurs: Rév. Frère Joseph, Dr Léon Benoit, MM. Horace Chevrier, J.-A. Cusson, A.-J. Dussault, Ernest Gagnon, J.-N. Jutras, Dr N.-A. Laurendeau, J.-A. Marion et J.-P. Tremblay.

Son Honneur le Juge Prud'homme a demandé d'être relevé de ses fonctions de président. L'Association et tout l'élément français du Manitoba lui doivent des remerciements pour le zèle qu'il a mis à l'oeuvre, et les heures, plus nombreuses, qu'on ne croit généralement, consacrées aux devoirs de cette charge. La *Liberté* est heureuse d'unir sa modeste voix à celle des autres pour remercier Monsieur le Président sortant de charge des services précieux rendus à la cause.

Au nouveau président elle présente ses hommages et elle lui offre avec joie son concours. Une oeuvre vitale pour l'élément français du Manitoba est confiée à ses soins, et nous souhaitons voir cette oeuvre mieux comprise de jour en jour.

Une loi sectaire fait à l'élément français de cette province une position difficile; le nouveau président de l'Association d'Education a droit de compter sur la coopération de tous, et son oeuvre n'est pas possible autrement. La *Liberté*, comme simple soldat dans le rang, est heureuse de mettre ce qu'elle peut avoir d'influence au service du président de l'Association d'Education et des messieurs qui veulent bien être ses seconds dévoués.

Le nouveau président n'est pas le premier venu. Il a grandi au Manitoba, il a étudié au Collège de Saint-Boniface, dirigé avec talent le *Manitoba* pendant plusieurs années; il est très au courant de notre question scolaire. Relativement jeune, il apportera aux importants travaux de sa nouvelle charge l'ardeur contenue mais tenace que demande la politique choisie par l'Association, pour défendre, contre tout venant, la vie catholique et française au Manitoba.

Aux messieurs qui forment l'Exécutif, nos meilleurs souhaits.

L'Association d'Education a une importance vitale pour nous. A elle revient la mission de grouper les pères de famille pour faire d'eux un tout compact en face du Gouvernement qui se fait de plus en plus monopolisateur des droits des parents en matière d'éducation. Sans l'Association, les parents ne seront toujours que des unités éparses et sans vigueur pour la résistance. Or, pour leur dignité et la sauvegarde de l'âme de leurs enfants, ils doivent résister. L'Association existe pour réunir les meilleurs volontés et stimuler le zèle de tous.

L'Association n'existerait-elle que pour faciliter le recrutement des maîtres et maîtresses de langue française, que cette seule raison suffirait amplement à lui assurer l'estime et le dévouement de tous ceux qui ont à coeur le salut de la cause française au Manitoba.

Le gouvernement, par une centralisation scolaire qui est une insulte à l'intelligence des parents autant qu'à leurs droits les plus sacrés, s'est emparé d'une arme formidable contre nous. Il s'est réservé de donner les certificats d'examen et tient ainsi la clé de la situation. Sous couvert de loi il peut faire de la tyrannie en se donnant de faux airs de conciliation et de légalité.

L'Association n'existât-elle que pour surveiller quelques menées sournoises qu'elle aurait amplement droit au petit secours financier que nous lui donnons. Si les nôtres ont du vrai patriotisme ils rendront ce secours financier de plus en plus substantiel.

Le patriotisme ne consiste sûrement pas dans les piastres; il est plus grand que cela. Mais tous comprennent que sans quelques piastres aucune action pratique n'est possible, et le patriotisme qui n'est pas assez fort pour faire verser quelques piastres au maintien d'une oeuvre vitale, n'est guère digne de ce nom.

Ceux qui ont juré notre disparition s'occupent trop activement de nos écoles pour que nous puissions les négliger sans danger; ils y mettent trop d'esprit de suite pour qu'un effort, en paroles, le 24 juin de chaque année, puisse contrecarrer leur action.

Par un mouvement spontané de tous, alors que nous recevions le dernier coup de cravache en pleine figure, nous avons cru nécessaire de former une Association d'Education. C'était pratique, c'était urgent, et c'est de plus en plus nécessaire. Sachons mettre de l'esprit de suite dans la résistance: c'est la condition essentielle de toute oeuvre de longue haleine, et la question de nos écoles n'est pas l'affaire d'un jour. Il y a vingt-cinq ans qu'elle existe et nous sommes encore vivants. Il faut être prêts à entrer dans une autre période de vingt-cinq années, s'il plaît à nos adversaires de prolonger aussi longtemps leur politique étroite et injuste, opposée à notre vie catholique et française. L'école neutre au Manitoba est la destruction des deux.

On dit parfois que la persévérance n'est pas une qualité française; c'est faux, mais sachons le prouver par nos actes.

MOTS HYPOCRITES

C'est Mirabeau, de triste mémoire, qui disait un jour: *"La vague des mots est commode. Ne prenez pas un titre qui effraie; cherchez-en un qu'on ne puisse vous contester, qui convienne à tous les temps, soit susceptible de tous les développements que vous permettront les événements."*

Et Mazzini, qui ne valait pas mieux, disait à son tour: *"Les discussions savantes ne sont ni nécessaires ni opportunes. Il y a des mots régénérateurs qui contiennent tout ce qu'il faut et que vous ne devez cesser de répéter au peuple: liberté, droits de l'homme, progrès, égalité, fraternité. Voilà ce que le peuple comprendra, surtout si on y oppose les mots de despotisme, privilège, tyrannie, esclavage, fanatisme, etc."*

Et plus ça change, plus c'est pareil; quand un mot est usé on en trouve un autre, et sous couvert de ce nouveau paravent on fait le mal en faisant croire au peuple que c'est son bien et son bonheur qu'on cherche.

Combien de temps encore la foule se laissera-t-elle prendre à ce jeu sinistre?

On connaît le mot de Madame Roland sur le chemin de l'échafaud: *"Liberté, liberté, que de crimes on commet en ton nom."*

Assez de crimes ont été commis en son nom pour qu'on le change, car le jeu est vraiment trop vieux, — ou plutôt non, le jeu va rester le même, on va changer l'étiquette.

C'est le mot de *"Démocratie"* qui les a remplacés tous. Vous ne pouvez plus faire un pas dans la rue sans entendre la Démocratie, pas un numéro de journal à la solde des grandes agences qui ne contienne la Démocratie. Démocratie ici, Démocratie là, Démocratie partout. C'est au nom de la Démocratie qu'on a fait la révolution russe qui restera l'éternelle honte du genre humain par son caractère de brutalité et de bestialité.

Quand quelqu'un vous aborde au nom de la Démocratie ou simplement avec la Démocratie sur les lèvres, sans peut-être savoir ce qu'il dit, regardez-le tout droit dans les yeux, et neuf fois sur dix, au moins, vous trouverez un naïf, si ce n'est pas un hypocrite.

Le *dada* devait se trouver chez lui chez les grands réformateurs d'éducation populaire qui savent bien détruire, mais semblent passablement ignorants de l'art de reconstruire du solide. En prenant le programme de la grande convention qui doit se tenir à Winnipeg, en octobre prochain, nous y trouvons un article au programme ainsi conçu: *"Les relations de l'école avec la Démocratie."*

Sous cette étiquette on pourra dire tout ce qu'on voudra, sans faire mentir le titre, car vraiment le mot "Démocratie" est parfaitement chez lui dans la série des mots hypocrites dont parlait Mazzini: *"qui contiennent tout ce qu'il faut, et qui doivent être répétés au peuple."*

Voilà un mot qui demandera une bonne définition de la part du conférencier, s'il veut ne pas soulever la suspicion des honnêtes gens, car c'est bien au nom de la Démocratie que les gardes rouges russes ont servi leurs maîtres, les tyrans d'un jour, et les immondes courtisans qui ont jeté l'or par les fenêtres quand le peuple mourait de faim.

Quand un mot a été ainsi traîné dans le sang et la boue on doit l'employer avec une extrême circonspection, à moins qu'on ait besogne détestable à faire. Alors on se couvre du vague d'un mot à tout faire.

ECOLES NEUTRES CONDAMNEES

Lord Haldane, le président du plus haut tribunal de l'Empire, un protestant d'Angleterre, vient de faire la déclaration suivante:

"Si un père de famille désire que son fils ou sa fille soit élevé dans une certaine atmosphère religieuse, c'est son droit reconnu que l'enfant soit placé dans cette atmosphère... Parce que l'atmosphère est tout (oyez cela, messieurs les partisans des écoles nationales neutres!) *comment peut-on décider dans quelle atmosphère religieuse une jeune personne doit être développée... Quel est le désir du père de famille? L'Etat n'a pas d'affaire à placer un enfant de force dans une atmosphère opposée à celle dans laquelle se trouve le père de famille. L'enseignement religieux doit être fondé sur une doctrine définie."*

On est plus juste en Angleterre qu'au Manitoba. Notre ministre de l'Instruction publique consentira-t-il à réfléchir cinq minutes sur ces paroles de bon sens et de sens chrétien?

Mais on est si païen en matière d'instruction publique à notre ministère de l'instruction publique, et on tient tant à confisquer les droits et les libertés des pères de familles!!

A bas l'école publique et neutre, dit équivalemment Lord Haldane. Mais le président du Conseil Privé d'Angleterre est un lumignon comparé aux lumières qui éclairent le ministère de l'Instruction publique au Manitoba.

Ce n'est pas l'avis de tout le monde, c'est vrai, mais ces messieurs font tout comme si c'était bien leur avis à eux.

Il faudra leur décerner un prix d'humilité, c'est sûr.

PAS DE CELA

Nous publions en courrier de province une correspondance de M. A. Cléroux, de LaBroquerie. Notre correspondant, après de justes et méritées félicitations aux religieuses enseignantes de là-bas, dresse une assez longue critique des lacunes de leur enseignement. Nous ne nous y arrêterons pas. Lui-même reconnaît l'impraticabilité de la plupart de ses demandes, vu la surcharge déjà existante de nos programmes. On pourrait tout simplement lui retorquer alors: A quoi bon critiquer? A quoi bon proposer des réformes impraticables? C'est tirer votre poudre aux moineaux.

Si M. Cléroux s'était borné à son programme de réformes, bah! nous aurions publié sa chronique de province sans y joindre la moindre remarque. Les restrictions qu'il y faisait constituaient presque une réfutation de ses critiques. Malheureusement M. Cléroux a cru devoir demander aux enfants de l'école de LaBroquerie de causer anglais durant les récréations. Il voudrait qu'on y consacrât au moins la moitié du temps.

Halte-là, Monsieur Cléroux. C'est la grave matière. Vous concéder votre point de vue serait tout simplement aiguiller notre cause sur la voie de la défaite. Si aujourd'hui nous nous battons pour le français, ce n'est pas pour la sauvegarde des générations de vingt ans et plus, mais bien pour la jeune génération, celle qui grandit, celle qui va à l'école. Nous voulons que cette jeune génération soit aussi française que ses aînées, même plus si possible. Or, nous n'y parviendrons point si nous l'élevons dans une atmosphère anglaise. Le gouvernement qui nous a spolié de nos droits et nous persécute, s'efforce de créer partout une atmosphère anglaise, anti-française. Il travaille à créer une atmosphère livresque anglaise, si on veut bien nous permettre l'expression. Il fait des pieds et des mains pour obtenir une atmosphère anglaise de fait et de pratique. S'il est tout puissant dans le choix des livres, il est à moitié lié dans la pratique. Et c'est dans cela qu'est notre sauvegarde. Nous ne pouvons neutraliser l'oeuvre de dénationalisation et de déformation nationale poursuivie par le gouvernement qu'en lui opposant une résistance pratique, dans le domaine de la langue parlée. A l'enseignement anglais, nos petits doivent continuer à opposer la pratique du français. Nous n'hésitons pas, malgré toute l'importance que nous attachons à l'étude de l'anglais, à déclarer que c'est une profonde erreur, un sérieux manquement aux devoirs envers notre race, que de recommander à de petits Canadiens-français de causer anglais entre eux durant leurs jeux.

Il est un principe dont la rigidité n'admet aucun fléchissement: C'est que des Canadiens-français commettent un crime de lèse-patrie quand ils causent anglais entre eux. C'est un spectacle profondément laid et qui trahit un manque profond de patriotisme raisonné. L'homme mûr est toujours le produit de son enfance. C'est au foyer, c'est à l'école que se façonne l'âme nationale. Si dès l'enfance, alors qu'elle n'est qu'une cire molle, extraordinairement réceptive et susceptible de tous les modelages, vous lui faites prendre un pli anglais, elle le gardera durant toute son existence. Et qui pis est, c'est un mal qui se transmet à ses descendants. Vous avez tarie dans une source la vie nationale: tout ce qui en naîtra se ressentira de cette corruption initiale.

On a lancé de justes, cinglants et éclatants anathèmes contre ceux qui entourent d'une atmosphère anglaise le berceau de leurs petits. On ne devrait pas montrer moins de sévérité pour ceux qui veulent exposer l'enfance française au même danger.

Etudions et apprenons l'anglais. C'est une chose utile, nécessaire. Mais, de grâce, qu'elle ne soit qu'un accessoire dans notre vie et ne lui permettons jamais de marquer de son empreinte la formation première de nos enfants. De petits Canadiens-français ne devraient jamais causer anglais entre eux. C'est acquérir une déplorable habitude dont ils pourront difficilement se corriger. Après avoir parlé anglais entre eux à l'école, ils parleront anglais entre eux à la maison. Ils grandiront en parlant anglais entre eux; ils fonderont un foyer où l'on parlera anglais.

Quelle triste vision d'avenir et combien propre à faire la joie de nos persécuteurs.

Nous luttons pour la survivance du français. Le seul domaine où nous ayons la haute main dans cette lutte, c'est au foyer de notre vie intime. L'allons-nous abandonner?

GARDEZ VOS TERRES

La venue des Hutterites au Manitoba a soulevé toute une petite tempête dans notre monde. Sur les premières instances des Vétérans, le gouvernement leur a, par un ordre en conseil, interdit l'entrée du Canada. On sait que, comme les Mennonites, les Hutterites s'opposent au service militaire. C'est une secte religieuse un peu à base de communisme. Personne ne met en doute leur science agricole, mais ce sont des sujets indésirables parce qu'ils ne veulent pas se soumettre à toutes les lois du pays, surtout à la loi de l'impôt du sang. Il vaut sans doute mieux pour le pays qu'il n'y ait pas d'exception et que tous soient sujet à cet impôt. A tout droit correspond un devoir. Au droit à la patrie correspond le devoir de la défendre. Il n'est que juste de nier ce droit à ceux qui refusent d'assumer ce devoir.

Que l'Hutterite soit admis ou rejeté à la frontière, peu nous chaut en somme dans le débat actuel. Ce qui retient notre attention c'est la pétition signée par nombre de nos compatriotes du district où se sont établis les Hutterites. Nous ne les blâmons pas. Ils ont parfaitement le droit de s'opposer à la venue de ces immigrants, de requérir du gouvernement l'observation de ses ordres en conseil, de demander que les obligations militaires soient les mêmes pour les nouveaux venus que pour les anciens.

Du ton pressant de la requête des protestataires, il découle qu'ils attachent une sérieuse importance à la conservation de leurs terres. Sinon, pourquoi feraient-ils une telle opposition à la venue des Hutterites?

Mais, franchement, en lisant cette requête au gouvernement, nous nous sommes demandé: Pourquoi cet appel au pouvoir public? En somme c'est un problème dont les protestataires mêmes ont la solution entre leurs mains. Ces terres que convoitent et que veulent acquérir les Hutterites, ces protestataires les détiennent, elles sont leur propriété. Que ne les gardent-ils? Que ne refusent-ils de les vendre? Cela couperait court à toute tentative d'établissement des Hutterites. Après tout "charbonnier est maître chez soi". Dans le cas actuel personne ne peut l'évincer de chez lui; il est l'arbitre suprême, final.

Que les protestataires du district d'Elie gardent leurs terres, qu'ils refusent de vendre. Qui peut les y forcer? On leur offrira peut-être un haut prix? Rien ne les oblige à accepter. C'est un fonds de toute première valeur. Qu'ils s'en réservent donc l'exploitation.

Pour d'aucuns, c'est chose plutôt difficile. Nous rencontrons dans la vie de si étonnantes gens. Ainsi, quelqu'un qui se prétend bien renseigné nous affirmait, ces jours derniers, qu'au nombre des protestataires se trouvaient quelques-uns de ceux qui ont vendu des fermes à des colons Hutterites. Leur protestation constitue un aveu de leur regret, mais il eût encore mieux valu ne se point exposer à pareil regret.

Aide-toi, le ciel t'aidera. Voilà un vieil adage de la sagesse populaire que nul ne devrait oublier. Vous pouvez avoir affaire à un tentateur, mais vous êtes libre de résister ou de succomber à la tentation. Si vous succombez, frappez-vous d'abord la poitrine et ne mettez pas toute la faute sur les épaules du tentateur. Ayez le courage de porter le poids de votre faute et surtout prenez la résolution de ne pas récidiver.

LE PRIX DU BLE

D'Ottawa, Sir George Foster, premier ministre intérimaire, annonce que le gouvernement acquiesce à la suggestion de la Commission du Contrôle du blé de payer un prix initial au boisseau de $2.15 en prenant pour base le blé No 1 Northern, à Fort William.

Ce n'est là qu'un prix initial. Il est tout probable que le blé atteindra un prix plus élevé sur le marché mondial. Les fermiers, assure le gouvernement, n'y perdront rien. Tout surplus dans le prix de vente leur reviendra après qu'auront été défrayés les justes frais de la transaction.

Cette dernière décision du gouvernement semble définitive. Souhaitons-le. Depuis un mois, il nous a donné dans le problème de la vente du blé, un tel exemple de tergiversations, de timidité, d'imprécision, que cela créait un profond malaise dans les milieux agricoles. On l'y soupçonnait de faire encore le jeu de quelques gros bonnets de la finance. On se trompait probablement, mais le gouvernement a une si mauvaise renommée.

Les Jésuites tombés pour la France

Accourus dès le premier jour de la mobilisation, les uns de la Belgique, les autres de la Syrie, de Madagascar et jusque des Indes et des extrémités de la Chine, les Jésuites français ont vaillamment revendiqué, aux côtés de leurs frères, leur part de danger, de souffrance et de mort.

Jusqu'au 1er mars 1919, on a compté, parmi eux, 101 officiers: 3 commandants, 13 capitaines, 4 lieutenants de vaisseau, 22 lieutenants, 53 sous-lieutenants, 1 enseigne de vaisseau, 5 officiers de service de santé.

47 ont reçu la Légion d'honneur, 26 la médaille militaire, 304 la croix de guerre, 530 citations à l'ordre du jour. A cela il faut ajouter encore 4 médailles des épidémies, 3 médailles du Maroc ou de Tunisie, 3 décorations anglaises, 11 diverses décorations étrangères.

164 ont donné leur vie pour la France: 28 aumôniers, 30 officiers, 36 sous-officiers, 16 caporaux ou brigadiers, 54 soldats.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que les généraux Fayolle, de Castelnau, Maistre, Debeney, de Maud'huy, Weygand, sont leurs élèves, comme le maréchal Foch.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

DES INSTITUTRICES! Tel est le cri d'un grand nombre de commissions scolaires. Notre personnel enseignant est restreint, mais pas insuffisant.

Nous invitons toutes les institutrices qualifiées qui n'ont pas encore trouvé de classes de s'adresser à nous au plus tôt. Nous pourrions en placer une trentaine en peu de temps.

Les permis sont presque impossibles à obtenir; en conséquence, nous conseillons aux institutrices dont les certificats sont expirés de faire tous les efforts pour suivre les cours pédagogiques de l'Ecole Normale. Elles en profiteront.

L'élection des commissaires d'écoles a eu lieu. Le secrétaire de chaque commission scolaire nous rendrait un service inappréciable en nous en faisant parvenir le résultat.

LE SECRETAIRE.

PROPAGANDE!

Nous avons toujours en main livres et brochures de propagande française, que l'on peut se procurer toujours à des conditions faciles, à notre Comité. Voici les titres et prix franco de quelques-uns:

"Pour la défense de nos Lois Françaises", Antonio Perreault	$ .25
"La Naissance d'une Race", Abbé L. Groulx	$ .75
"Les Rapaillages", Abbé Lionel Groulx: édition de luxe	$ .60
Edition populaire	$ .25
"Le Canada Apostolique", Henri Bourassa: édition de luxe	$ .60
Edition populaire	$ .25
"Choses qui s'en vont", Frère Gilles, O.F.M.	$ .25
"Notre Jeunesse", Guy Vanier	$ .10
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?", Henri Bourassa	$ .10
"La Déportation des Acadiens", Henri d'Arles	$ .10

On trouvera à la page 9, 1re colonne, une liste complète des brochures, tracts et livres en vente par notre Comité.

Comité de Propagande LaVérendrye,
39 Avenue Provencher, Saint-Boniface, Man.

DANS LES REGIONS DAMNEES

La tâche impossible

Nous publions avec plaisir les notes de voyage que nous communique M. Louis Bourrier, de Notre-Dame de Lourdes, Man. Il revient d'un voyage de plusieurs mois en France. Il a pu visiter la région des hostilités qui terminèrent la guerre. Nul doute que nos lecteurs prendront intérêt à la lecture de ce récit.

"Les 11 et 12 juin 1919, écrit M. Louis Bourrier, j'ai parcouru le champ de bataille de la Marne et la Somme, couchant à Amiens. J'ai vu jusqu'à Montdidier le territoire sur lequel les Allemands ont fait leur avance de mars et avril 1918; j'ai vu tous ces villages souvent dévastés: Corbié, Rozière, Lecaivier, Laungueau, Montdidier, ainsi que Péronne et Villers-Bretonneux. L'un et l'autre font partie des "régions damnées", celles qui sur la carte du ministère des régions libérées sont dites réservées et sont teintées en rose.

Comment exprimer l'impression que m'ont laissée ces deux journées de voyage? Je traversais village après village, ville après ville: nulle part il ne restait debout une maison. On retrouve le site des villes, mais ce n'est plus qu'un colossal chantier de démolition. Des pans de murs sont demeurés debout; des poutres y pendent encore accrochées; ici, une cheminée en marbre est demeurée intacte au second étage devant un parquet disparu; là, un billard est retenu par deux pieds dans l'encadrement préservé d'une fenêtre; les toitures ont été crevées par l'explosion des obus et leurs tuiles ou ardoises dispersées aux quatre vents des cieux; un amas de débris s'est abattu sur les caves qui ont résisté.

Que reste-t-il de Péronne, d'Albert, de Bapaume, de Montdidier? Ce que les forces destructives et incontrôlables de la nature ont fait au cours des siècles a été dépassé par les hommes de notre temps. Aidés de la science destructrice, les hommes ont rasé des villes. Là où les armées modernes ont passé on ne retrouve qu'un amas sans nom de débris épars.

Mais, demanderez-vous, que sont devenus les villages qui offrent une moindre résistance? Ils sont tout simplement disparus sans qu'il en reste, à la lettre même, autre chose qu'une poussière que soulève le vent. Où sont Beauchavesnes, Sailly Saillisel et tant d'autres villages? Nous n'en trouvons pas d'autres vestiges qu'une piste blanchâtre rappelant l'existence de la route. Partout les folles et tenaces orties ont poussé leur végétation, sur les monticules et dans les trous d'obus. Elles cachent l'oeuvre de folie accomplie par les hommes. Il n'y a plus qu'une plaine comme écorchée, toute de trous, de crevasses et de bosses que recouvre un tapis d'herbes sauvages, une plaine qui s'étend sur des milliers d'hectares, une steppe désolée et inculte sur laquelle se dressent des miliers et des milliers de petites croix de bois.

Si grande est la désolation de ces contrées, si vivace le souvenir de l'épouvante qui les a remplies, — songez que le seul arrondissement de Péronne renferme 300,000 tombes, — que personne n'y vient. On croirait y rencontrer des voyageurs anxieux de voir ces lieux célèbres où s'est décidé le sort de la civilisation. Non, personne n'y vient. Savez-vous qui l'on voit sur les chemins et les routes, en voiture, en charrette, en automobile, ou à pied? Des femmes, des femmes en deuil, des mères, des épouses, des filles qui s'acharnent à l'impossible tâche de retrouver dans ce pays devenu un immense cimetière, l'endroit où est tombé, il y a quatre ans peut-être, celui qu'elles aimaient.

Lorsque cela a été possible, on a réuni les morts dans de petits cimetières. Notre route est jalonnée de ces petits cimetières aux centaines de croix identiques que différencient seulement une cocarde anglaise, une cocarde française, parfois un nom, quelquefois une couronne de fleur. La multitude des morts est inconnue.

Ils sont ensevelis là où ils tombèrent en cette terre de France pour laquelle ils ont donné leur vie. A chaque printemps, sur leur tombe sans nom, la nature fera pousser les boutons d'or des renoncules et la fleur jaune de la moutarde sauvage.

Oh! qu'y pouvons-nous. Il est des lieux que l'on doit abandonner à la nature. Un paysan viendra qui dira: "Ceci est mon champ." Mais ce champ, l'herbe n'y pousse même plus. C'est le désert lunaire. Des cratères s'y ouvrent béants dans lesquels sont enfouis des milliers d'obus, dont beaucoup n'ont pas explosé. On a calculé que cela coûterait 40,000 francs l'hectare pour rendre à la culture des terrains qui avant la guerre n'en valaient pas plus de 2,000. Que faire?

Et que faire aussi de certaines villes? Ainsi Montdidier. C'était une petite ville, aux rues étroites, serrées, tassées, toutes menues; les maisons s'y pressaient les unes contre les autres, sans beauté, sans air, sans jardins; quoi, une ville de quatre mille habitants. Là-dessus un million d'obus sont tombés. Pas une maison n'est demeurée debout, pas une ne saurait être restaurée. On calcule que le seul déblaiement des ruines de Montdidier coûterait six millions. Doit-on dépenser cette somme pour reconstruire ensuite, à la même place, une petite ville qui sera étroite, serrée, sans espace, sans air, sans jardins comme l'était le Montdidier détruit. Et n'oubliez pas que dans les ruines de Montdidier se trouvent certainement cent mille obus qui n'ont pas explosé et qu'un sur dix de ces obus, — c'est la leçon de l'expérience, — éclatera entre les mains de ceux qui l'enlèveront. Sacrifiera-t-on des milliers de vies humaines pour reconstruire une petite ville qui étouffait dans ses murs? Sait-on que depuis l'armistice plus d'un millier d'enfants français sont morts par suite d'explosions d'obus dans les régions reconquises? Avons-nous encore tant de vies humaines à sacrifier?

Il semble que l'on devra abandonner tout espoir de restaurer Montdidier et maintes autres villes comme elle détruites. Il vaudra mieux, sur le même plateau, au nord-ouest de Montdidier, construire une ville nouvelle, consacrer à son embellissement les six millions que coûterait le seul déblaiement des décombres, donner à chaque maison son jardin, faire des rues larges, des places spacieuses. Et le vieux Montdidier? Qu'on garde intactes ses ruines afin que les hommes n'oublient point la guerre que l'Allemagne a déchainée sur le monde.

* * *

Parti de Winnipeg le 17 février 1919, pour visiter la France, mon pays natal, j'ai parcouru environ 58 département. J'ai été péniblement affecté par le grand nombre de terres incultes. Ainsi dans le Midi près de la moitié de la terre n'est pas cultivée faute de main d'oeuvre. On y voit abandonnés de grands vignobles et de vastes jardins fruitiers. La vie est très chère en France; les instruments aratoires sont très dispendieux ainsi que les vêtements; vous ne sauriez manger à moins de 6 ou 8 francs; le vin se vend à l'hôtel 40 sous le litre.

* * *

J'ai passé plusieurs semaines à Paris, retenu que j'y fus par la préfecture qui tardait à viser mon passeport. En outre il fallait retenir trois ou quatre semaines à l'avance sa place sur le paquebot.

Avant de m'embarquer pour le Canada, j'ai voulu faire une dernière visite au champ de bataille. J'ai été visiter la tombe de mon beau-frère, Frédéric Costaz, tombé au champ d'honneur. J'étais accompagné de mes deux soeurs, Mme F. Costaz, veuve, M. Arsène Portal, mon beau-frère, Mme Portal, ma soeur. Les murs du cimetière de ce village, Le Cainer, avaient été détruits par les obus. Des morts qui y dormaient leur dernier sommeil depuis des années ont été déterrés par les obus. A certains endroits on ne marchait que sur les débris de la mitraille, que sur des amoncellements d'éclats d'obus. Nous étions au 12 juin. Il faisait une grande chaleur. A tout moment nous entendions l'explosion d'obus ou de torpilles que faisait éclater la force du soleil. Souvent c'était le génie qui les explosait à la moyenne de 3 ou 4 par minute. La terre tremblait et personne n'osait se risquer dans les champs. C'est très dangereux. On nous a rapporté que quelques jours avant notre visite, un paysan avait voulu labourer son champ. Le soc de sa charrue frappa un obus dont l'explosion tua laboureur et chevaux. On ne retrouva qu'une machoire de cheval, et cela à deux cents mètres plus loin. Tout le reste avait été réduit en poussière. J'ai vu quelques cratères de gros obus. Ce sont des trous profond de dix à quinze pieds et larges de vingt-cinq. Sur la plaine, des bandes de corbeaux, des centaines et des centaines de corbeaux, cherchaient des débris de cadavres humains ou des carcasses de chevaux.

Le gaz asphyxiant a tué tous les arbres fruitiers, les bois ont été en partie rasés par les obus. Dans cette désolation des soldats français enfouissaient dans le sol des milliers de cadavres de boches; d'autres comblaient les tranchées; quelques-uns recueillaient les obus, les projectiles, les débris de tous genres qui se trouvaient sur la surface du sol.

* * *

J'ai eu le plaisir, le 29 juin, de visiter le palais de Versailles. C'était deux jours après la signature de la paix. J'ai vu la Galerie des Glaces, la table historique sur laquelle se signa le traité de paix. Le 14 juillet j'étais à Paris. Là j'ai vu le grandiose et inoubliable défilé des troupes françaises et alliées sous l'Arc de Triomphe. On dit que 8 millions de personnes vinrent à Paris ce jour-là. Des places sur le passage des troupes trouvèrent prenant à 8 et 10 mille francs. Plus de 600,000 personnes n'ont pu trouver où coucher la veille de la fête.

* * *

Je rapporte de ce voyage un inoubliable souvenir.

LA COMPTABILITE DE LA FERME

Un principe élémentaire; dans toute industrie productrice, c'est qu'il ne suffit pas de produire, mais qu'il faut produire le plus économiquement possible et écouler les produits avec le maximum de bénéfices. Or, la situation des cultivateurs aujourd'hui a beaucoup d'analogie avec celle du commerçant. Le cultivateur doit donc aussi recevoir une éducation commerciale, ce qui lui manque souvent. *Un bon système de comptabilité* est absolument indispensable pour pouvoir distinguer les branches de son exploitation, qui lui donnent des bénéfices de celles qui lui apportent un déficit.

Le nouveau livre complet de "*La Comptabilité de la ferme*" offre le meilleur moyen de savoir le résultat de chaque branche, comme il indique en un clin d'oeil le bilan de toutes vos affaires.

Surintendant du département de colonisation

Une circulaire signée par M. J.-S. Dennis, commissaire en chef au Pacifique Canadien, annonce la nomination de M. E.-G. White au poste de surintendant du département de la Colonisation et du Développement. M. White entra à l'emploi du Pacifique Canadien en avril 1906 comme commis dans le département des Terres à Calgary. Il devint commis en chef du département des Ressources Naturelles à Calgary en mars 1912, et en mars 1913, il fut nommé assistant gérant du même département à Montréal, position qu'il occupa jusqu'à sa dernière promotion. M. White aura comme par le passé ses bureaux à Montréal.

De Vancouver à Singapore

L'inauguration par la Canadian Pacific Ocean Services Ltd, d'un service direct de navigation entre Vancouver et Singapore en passant par le Japon, la Chine et les Philippines, est une manifestation nouvelle de l'initiative hardie dont a toujours fait preuve cette organisation de transport maritime lorsqu'il s'est agi de développer le commerce entre le Canada et l'Orient. Notre pays est désormais en position d'échanger ses produits avec ceux des tropiques et plus spécialement avec ceux de la lointaine colonie britannique de Singapore, qui exporte entre autres, de grandes quantités de caoutchouc, de thé, de chanvre, etc.

Le "S.S. Methven", qui a quitté Vancouver le 14 juillet avec une forte cargaison à destination de Singapore et des Etats Malais, est le premier navire de la C. P. O. S. qui entreprend ce long voyage directement; il fera en route escale à Yokohama, Shanghai, Hong Kong et Manille. Le "S.S. Methven" est un cargo de construction moderne d'une capacité de 10,000 tonnes, qui sera désormais exclusivement affecté au service de Vancouver à Singapore.

Les ironies de l'histoire

Dès que la Prusse, en 1870-71, eut vaincu la France et établi à son profit l'Empire d'Allemagne, le nouvel empereur Guillaume Ier et son ministre Bismarck préparèrent une violente persécution contre les catholiques. Ce fut le Kulturkampf avec les tyranniques lois de mai. Durant six ans, de 1873 à 1879, la tempête sévit avec arrestations, confiscations, emprisonnements et déportations.

La Franc-Maçonerie avait été, bien entendu, l'instigatrice de ces actes de violence.

Le 31 mars 1873, après les évêques de Posen et de Trèves, Mgr Melchers, archevêque de Cologne, ne sortit des mains du geôlier que pour prendre le chemin d'exil en Hollande.

Or, voici qu'on peut lire, dans le Kipa du 14 avril 1919, les lignes suivantes reproduites par la *Documentation catholique*:

"On peut considérer comme une ironie du sort, écrit le *Zoller*, le fait que le château où habite Guillaume II a abrité, il y a quarante-cinq ans, le cardinal Melchers, chassé de sa patrie par le Kulturkampf.

"Qui aurait pensé que, en un temps prochain, le petit-fils de celui qui avait porté les lois du Kulturkampf dût pareillement prendre le chemin de l'exil?

"Le kaiser se rappele-t-il ces événements dans les heures solitaires de sa retraite, et songe-t-il aux paroles prophétiques que sa grand'mère, l'impératrice Augusta, disait à son mari: *Cela ne peut porter bonheur à notre Maison d'envoyer en prison tant d'hommes de Dieu!*"

Quelle différence entre une personne menteuse et une pomme cuite? — Elle ne sont crues ni l'une ni l'autre.

Pourquoi les sourds ne peuvent-ils jamais prendre de poissons au filet? — Parce qu'ils n'entendent point.



Pour la fillette

La santé est chose à considérer dans le vêtement des fillettes. Ce jupon retenu simplement aux épaules est des plus confortables. Il est si facile à confectionner qu'il peut être fait dans un rien de temps, et il peut être aussi joli et délicat que la mère peut le désirer. Comme il est démontré ici, il peut être fait de trois manières différentes: 1. avec du fin linon garni de valencienne; 2. simplement brodé à la main: une dent et un petit trou, et le tour est joué; 3. du coton "cambric", fini au cou et aux épaulettes de dentelle, tandis qu'au bas, il n'y a que des plis. Outre ses avantages nombreux, il y a celui de s'ajuster aisément, et les fillettes seront sûres de l'aimer. Pour 10 ans, on prendra 2 verges de matériel de 36 ou 44 pouces de largeur sans le volant. Ce patron peut être obtenu pour filles de 2 à 14 ans et sera envoyé à n'importe quelle adresse sur réception de 10 sous.

Département des Patrons, West Canada Pub. Co., 619 McDermot, Winnipeg, Man.

Une pensée pour ceux qui souffrent

La vie des chrétiens n'est pas plus à l'abri des épreuves que celle des autres hommes; mais ils ont un moyen de les supporter qui n'appartient qu'à eux. Ils ont la paix de la conscience pour le présent et l'espérance dans l'avenir. Tout est là.

Oh! que je plains ceux qui souffrent et sont assez malheureux pour conserver des doutes sur ces grandes et consolantes vérités! Chaque fois qu'une douleur nouvelle vient assaillir le coeur, qu'il doit être triste de ne savoir de quel côté tourner ses regards et d'être obligé de rester aux prises avec le malheur et le désespoir! L'âme chrétienne, au contraire, trouve toujours un sûr refuge, au pied de la croix. Elle vient y répandre ses larmes, raconter ses douleurs, puiser la force et le courage de la résignation impossible sans la foi qui donne l'espérance.

LE POMMIER DE LA LOUIOTTE

Il y avait une fois — c'était au temps du bon roi Louis XVI, — il y avait une fois, dans un joli petit village de la vallée de l'Yonne, une pauvre vieille femme que chacun appelait la mère Louiotte. Elle était veuve et avait perdu successivement tous ses enfants et petits-enfants. Elle habitait, proche les murs du château, une misérable cabane dont le chaume était tout délabré. La pluie essayait de passer au travers, et la bise se glissant sous la porte disjointe, répandait parfois jusqu'au mitan de la chambre les cendres du foyer. Ce foyer était d'ailleurs presque toujours mauvaisement alimenté de feuilles sèches, car il n'y avait point de forêt sur le finage et tous les branchages, bois mort, brindilles, se trouvaient âprement ramassés et glanés par les paysans pour se chauffer.

La mère Louiotte, qui marchait avec peine et dont la vue allait s'éteignant, fut sans doute morte beaucoup plus tôt, ou de faim ou de froid sans deux êtres, pour lesquels, chaque matin, dans sa prière, elle demandait également les bénédictions du ciel, c'est à savoir sa voisine, la dame du château et... son pommier.

Mme de Fontanet entretenait la pauvresse de vêtements et la régalait, à l'occasion, de ces petites douceurs, — dragées ou chocolat; — qui sont aussi appréciées des vieilles gens que le pain quotidien.

Le pommier, au moins aussi vieux que la Louiotte, avait poussé dans le pourpris étroit attenant à la maisonnette et si près de celle-ci qu'il paraissait vouloir protéger contre la fureur des aquilons ce à quoi, malgré sa bonne intention, il ne réussissait guère, hélas! que l'été, alors qu'il possédait tout son feuillage et que les vents s'attardent plus volontiers à chanter dans les frondaisons. Chaque automne, depuis des années, l'excellent arbre ne manquait jamais de produire une récolte abondante de fruits dont la vente assurait la vie de la bonne vieille. Elle lui en avait de la reconnaissance, le regardait comme une personne naturelle, lui parlait parfois comme à un enfant qui lui aurait rendu les devoirs que la piété filiale exige de chacun de nous.

Or, il advint qu'un certain printemps, — je ne saurais dire au juste lequel, — le pommier se couvrit bien de fleurs vers la fin de la Semaine-Sainte, comme les autres années, mais qu'ensuite, peut-être par l'effet de la trop grande vieillesse des branches, les fruits ne se formèrent pas ou churent, à peine formés, dans l'épaisseur du gazon et se perdirent.

De ce désastre, qui intéressait son existence même, le défaut de la récolte entraînant le défaut d'argent et de pain, la mère Louiotte dont j'ai dit que la vue devenait faible, ne s'aperçut pas tout de suite. Seulement, vers la Sainte-Croix de septembre, dans le temps que d'ordinaire les pommes rougissent, elle s'étonna de ne distinguer aucune forme de fruits dans la masse verte du feuillage et elle ne put se tenir de faire remarquer la chose à Mme la Fontanet, un jour que cette dernière, en tournée de pauvres, lui faisait visite.

— Mon Dieu, disait la Louiotte d'une voix que l'émotion faisait haleter, que deviendrai-je si mon pommier ne me veut plus apitancer pour l'hiver? Bien sûr, il ne me restera qu'à mourir!

Mme de Fontanet comprit que la douleur de la bonne femme lui serait fatale s'il lui était confirmé que son pommier l'avait trahie et abandonnée en lui refusant ses fruits. Elle la rassura par un de ces mensonges charitables à qui Dieu est indulgent, lui disant que l'arbre était bien, comme à l'accoutumée, chargée de beaux fruits quasi-murs, que, si elle ne les apercevait pas, ce devait être un effet du soleil dont les rayons éblouissants, ou encore du mauvais état de sa vue, qu'elle n'eût pas enfin à s'inquiéter de l'avenir, la vente des pommes devant être plus fructueuse que celle de la précédente année, du moins à ce qu'il paraissait... Tant et si bien que la pauvre vieille se déclara convaincue.

Le temps de la cueillette arriva. Et qui pensa se pâmer de joie en sortant de chez elle, un matin, ce fut la Louiotte. Des fruits énormes vermeils à point, gisaient dans l'herbe emperlée de rosée, sous le pommier.

Elle les ramassa avec toutes sortes de précautions, non autrement que si c'eût été de la manne du ciel. Ses veilles mains ridées tremblaient, sa vieille bouche riait, ses vieux yeux étaient pleins de larmes. Les belles pommes! Et le cher arbre fidèle! Elle lui parlait, caressait l'écorce du tronc rugueux. Parfois elle levait ses regards vers le couvert des branches. A vrai dire, elle ne distinguait aucun fruit là-haut, mais c'était sans doute que les pleurs lui brouillaient la vue.

Et comment peindre son ravissement quand, le lendemain, elle trouva, éparse sur le garzon, une quantité de pommes plus grande encore que la veille, et ainsi de suite durant plusieurs jours, si bien que le pommier n'avait jamais donné autant de fruits, ni de si gros ni qui tombassent ainsi d'eux-mêmes, la nuit, sans aucunement entamer leur pulpe rebondie.

La Louiotte aurait pu croire à quelque sortilège. Elle aima mieux rapporter à son brave pommier tout le mérite du phénomène et ne voir dans la surabondance de sa production que l'effet de la divine miséricorde à son endroit.

Mme Fontanet acheta un bon prix tous ces fruits merveilleux. L'hiver qui suivit fut pour la pauvresse le plus heureux de son âge, et, le printemps venu, comme les bourgeons commencèrent à s'ouvrir partout — sauf, hélas! sur le pommier, qui était tout à fait desséché — la Louiotte acheva paisiblement son existence.

J'ai oublié de préciser que les fruits qu'elle avait trouvés sous son arbre n'étaient pas de la même espèce que ceux qu'il donnait habituellement. La Louiotte ne l'avait pas remarqué. Mais ce que je me garderai bien d'omettre, en terminant ce récit, c'est la déclaration faite jadis au curé du lieu — qui l'a redite à mon grand-père — par l'intendant du château, le jour qu'il vint, en pleurant, lui apprendre la mort de Mme de Fontanet. Cet homme révéla que c'était lui-même, accompagné d'un jardinier, qui sur l'ordre de sa secourable maîtresse, allait répandre, au petit jour, sous l'arbre stérile, un panier des plus belles pommes cueillies dans le verger du château.

Dieu récompense toujours la charité, mais n'est-il pas permis de croire que la couronne sera plus belle, en Paradis, pour qui l'exerce de si délicate façon?

Pierre Ladoné.

— "La Semaine Littéraire."



HEUREUSE VIEILLESSE

Au milieu du jardin, à quelques pas de la maison habitée par la fille aînée, on leur a bâti un joli petit logis. Il y avait bien de la place au foyer de tous leurs enfants; on se les disputa même, mais ces vieux époux qui, depuis cinquante ans passés, marchent au bruit des enfants, méritent bien maintenant du calme et de la tranquillité pour la fin de leurs jours. Ils sont là, soignés, douillettés comme des rois; aussi vieillissent-ils gaiement. Ils gravissent, pleins de courage, en se donnant la main, la côte rude qui mène à l'éternité.

Leur mission est terminée. Cependant, ils aident encore leurs enfants de leurs conseils. C'est vers eux que se réfugient les tout-petits; c'est à eux que s'adressent les confidences d'amour des jeunes et les fils, aux cheveux argentés, n'ont pas honte de courber la tête sous la réprimande méritée.

Ils sont heureux! L'amour, qui les a rendus si courageux pendant les premières années de leur union, réchauffe maintenant le soir de leur existence. Ils se parlent rarement, car "Ceux qui s'aiment sincèrement s'entendent penser." Le vieux, très alerte, fait tous les matins le pèlerinage des siens; il va chez tous ses enfants, laissant partout la bénédiction de son sourire. Il revient presque toujours accompagné de quelques petits qui veulent une caresse de grand'mère. La vieille, elle, ne marche plus, et, pendant l'absence de son vieux, elle égrène son chapelet de bois et lit ses prières dans le vieux livre au gros caractère dont les feuilles sont jaunies au coin par l'usure des doigts.

Ils sont heureux! Il est vrai que l'aurore et les illusions ont fui à tire d'ailes et qu'au déclin de la vie, le temps passant rapidement est marqué au coin de la douleur, mais il leur reste une abondante moisson d'heureux souvenirs qui alimentent leurs coeurs. Le ciel de leur bonheur s'est voilé souvent de deuil, car la main brutale de la mort leur a enlevé des enfants bien chers, mais ceux qui restent sont leur consolation.

Ils sont heureux! car la vieillesse a autant que la jeunesse sa poésie. Le coeur ne vieillit pas en dépit des ans, en dépit des saisons, et cette affection des derniers jours est plus pure et s'entoure d'égards, de délicatesses et de respects. L'amour en cheveux blancs a quelque chose de ce parfum délicat qui s'échappe de ces fleurs tardives d'automne que couvre déjà la première neige.

La vie de ces deux vieux est bien l'idéal de l'heureuse vieillesse, et en constatant leur bonheur, la peur de la mort, la peur de vieillir s'évanouit vite, car on pense que pour vivre longtemps il faut nécessairement devenir vieux. Mais il ne faut pas vieillir moralement, et la jeunesse éternelle du coeur dépend de notre volonté. N'allons pas croire pour cela qu'il faut affecter une juvénile gaité ou bien étriquer notre personne de modes exagérées qui feront rire de nous. Non, mais pour rester jeunes de caractère, il faut cotoyer la jeunesse sans la jalouser; s'en faire aimer par une dépense d'indulgence et de dévouement. Il faut être toujours prêt à recevoir avec bonté le secret des premières peines; à écouter avec patience le récit des premiers efforts et des succès. N'oublions pas surtout que les enfants avec leur bonheur de vivre, qui s'échappe de tous leurs mouvements, réchauffent le coeur frileux de la vieillesse et que les caresses des petits effacent vite les rides du front.

Oh! sachons vieillir! Que le calme et la paix soient notre partage, comme les vieux du petit logis, au fond du jardin, dans la rue là-bas.

GERTRUDE.

QUESTIONS ENFANTINES

Toute mère doit comprendre que la maison est le centre de la vie. C'est pourquoi il est important que la maison soit tenue de manière à offrir la plus grande chance de longue vie à tous ceux qu'elle abrite. Il y a une raison pour "faire le ménage". Ce n'est pas pour tenir les femmes occupées, mais bien parce que tenir la maison propre tient propres aussi ceux qui y vivent. Les enfants surtout ont même plus besoin de la protection de la propreté que les grandes personnes, puisqu'ils sont incapables de prendre soin d'eux-mêmes.

Les germes nuisibles à la santé vivent surtout dans la poussière, les aliments en décomposition, les habits malpropres et les plats et marmites sales.

Les mouches surtout, et elles sont très nombreuses en cette saison, transportent les germes de plusieurs espèces de maladies: consomption, typhoïde, etc... La maison doit donc être protégée de bonne heure au printemps. S'il n'est pas possible de se procurer de la toile métallique pour les fenêtres, on peut mettre de la mousseline à moustique.

Tous les aliments doivent être placés dans une glacière ou soigneusement couverts entre les repas. Les aliments qui se corrompent, qui ce soit des fruits, du lait ou de la viande, contiennent toujours des germes qui attaquent le corps et amènent la maladie. Les enfants sont surtout exposés aux maux d'estomac.

— "L'enfant."

POESIE

Au doux soleil du Midi,
Dans le jardin attiédi,
Sur le banc devant la treille,
Pour chauffer leur corps frileux,
Ils se sont assis tous deux.

Le bon vieux, la bonne vieille.
L'un près de l'autre inclinés,
Dans leurs atours surannés
Cheveux blancs sur front d'ivoire,
Ils fouillent, les chers vieillards,
Parmi les légers brouillards,
Dont se voile leur mémoire.

Nos yeux connurent les pleurs,
Mais au sein de nos douleurs,
Nous demeurâmes quand même,
Sans effroi du lendemain,
Debout la main dans la main
On est si fort, quand on s'aime!

Nous nous contentions de peu,
Au grand soleil du bon Dieu,
Si follement disputés,
Les biens, les faux biens des hommes,
Ne nous ont jamais tentés.
Nous mourrons ce que nous sommes.

Voici nos devoirs remplis.
Nos fils se sont établis,
Comme nous près de la ferme.
Nous voici vieux et bien las.
Nos existences, hélas!
Touchent de près à leur terme.

Mais aux portes de la mort
Bénissons Dieu! notre sort
N'est-il pas digne d'envie?
Et nos fidèles amours
N'ont-ils pas trouvé bien courts
Cinquante ans de notre vie?

Mlle S. VERGNIAUD.

Pièce présentée au concours des Jeux Floraux, 1899.

RECETTES

Boeuf au macaroni

Prendre un morceau de boeuf dans la ronde, le faire rôtir dans tous les sens dans une casserole. Ajoutez quelques carottes mincés, des petits oignons, puis, quand tout est bien roussi, ajoutez un peu d'eau ainsi que du poivre et du sel, puis recouvrez la casserole.

Dans une autre casserole faites cuire du macaroni. Quand il est transparent, placez-le environ une demi-heure avec le boeuf.

* * *

Pudding aux pommes

Couvrir le fond et le tour d'un plat de pain rôti. Arrosez le avec du lait bouilli. Faites cuire des pommes avec du sucre et de la muscade. Versez au milieu du pain. Battez 3 jaunes d'oeufs avec un peu de sucre et jetez-le sur les pommes cuites. Versez les blancs d'oeufs en neige sur ce plat. Faites cuir au four quelques minutes. Ce pudding se mange froid ou chaud.

Feuilleton de la Liberté No 1

LES ARPENTS DE NEIGE

Par

J. E. Poirier

Présentations.

Un ciel triste auquel allait bientôt manquer le jour pesait sur la Saskatchewan glacée par le rude hiver du Nord-Ouest canadien, sur les bois enneigés qui dévalent ses berges et sur quelques maisons assez primitives construites en contre-bas des futaies.

Autour de ces bâtiments en planches ou en troncs d'arbres à peine équarris étaient rassemblés des gens étranges, la plupart bruns comme des bohémiens, vêtus de cuir souple et de "capots" de laine, et qui s'interpellaient dans un français douteux, semblable, à s'y méprendre, au patois bas-normand.

Questions, réponses, exclamations se croisaient et ricochaient sans trêve dans les groupes.

— Dis donc, grand-père, c'est-y vrai qu'on les a battus?

— Aussi vrai que tu t'appelles Pierre La Ronde, mon gas.

— Ah! les mauvais chiens d'Anglouais! c'est-y ben fait! Ont-y des morts?

— Une vingtaine, à ce qu'on dit...

— Et nous autres?

— Des blessés.

Dans le jour tombant, le visage du grand-père, un visage de loup, de mer boucané par les intempéries, encadré d'un collier de barbe, s'éclairait d'un sourire d'une bonhomie narquoise en contraste avec l'expression de joie contenue et quelque peu farouche qui animait les traits creusés de Pierre La Ronde.

Mais, si différents qu'ils apparussent d'âge et d'allure, ce vieillard aux longs cheveux encore mi-noirs et ce garçon au profil énergique, étaient des types très représentatifs de leur race; celle des métis franco-indiens du Nord-Ouest, dont une colonie était fixée en ce village de Batoche.

Situé tout au fond du Canada, sur la branche méridionale de la rivière Saskatchewan, à plus de mille kilomètres à l'ouest des grandes provinces peuplées, Batoche, centre de trois missions, était, vers 1885, un des avant-postes de la civilisation en pays sauvage.

Une petite église de bois s'élevait à peu de distance de l'endroit où était établi le bac, et sur plusieurs milles le long des berges s'essaimaient les modestes habitations de ces métis appelés par les Anglais "Half-Breeds" et qui se donnent à eux-mêmes le pittoresque sobriquet de "Bois-Brûlés": race aventureuse et forte qui allie merveilleusement le sang des Peaux-Rouges à celui de ses ancêtres blancs, les rudes et entreprenants "coureurs des bois" français, venus, il y a plus d'un siècle, dans ces solitudes.

L'hiver touchait à sa fin; on était au soir du 26 mars 1885; la neige n'allait guère tarder à fondre désormais et, selon l'expression canadienne, à "pourrir" le sol des immenses plaines du Nord-Ouest, quoique les lacs qui les constellent demeurassent durs comme des chemins, et que sur les grands cours d'eau qui s'y ramifient, rien n'annonçât encore la prochaine débâcle des glaces.

Le jour baissait rapidement, et le froid s'accroissait à mesure. Mais les demi-blancs ne paraissaient guère s'en soucier et conversaient toujours avec la même animation autour des bâtiments où étaient encore attachés les chevaux maigres et nerveux des éclaireurs indiens porteurs de la bonne nouvelle qui remuait depuis un moment le village.

Il y avait à peine quelques jours que le pays de la Saskatchewan était en état d'insurrection contre le Gouvernement anglo-canadien. Comme pour mettre un comble à d'incessantes vexations, ne venait-il pas de vendre à des sociétés de colonisation et à des syndicats agricoles une paroisse métisse tout entière, celle de Saint-Louis-de-Langevin, avec l'église, l'école, les habitations particulières et les terres cultivées qui en dépendaient! A cet inqualifiable procédé, les expropriés avaient répondu en se soulevant en masse pour faire valoir leurs droits les armes à la main... Et voilà que les gens de Batoche apprenaient qu'un groupe de leurs frères, sous les ordres de Gabriel Dumont, chef respecté d'une colonie de deux cents familles, venait de s'emparer du poste anglais du "Lac-aux-Canards", obligeant les troupes de la police montée à abandonner précipitamment sur le terrain des morts et des blessés, plus de cinquante fusils et une dizaine de chevaux...

— Ne trouvez-vous pas que ça commence à faire "frette", M'sieu le vicomte? demanda le vieillard basané à un homme d'une trentaine d'années à peine, dont le teint clair tranchait sur les faces hâlées qui l'entouraient.

L'interpellé répondit d'une façon affirmative, et un autre, un grand et fort gaillard — Bois-Brûlé à coup sûr, celui-là — ayant ajouté, dans son parler pittoresque, "qu'on pourrait p't-être ben virer de bord" maintenant qu'on savait à quoi s'en tenir, tous trois s'éloignèrent côte à côte en conversant.

Un instant après, ils s'arrêtaient devant la porte d'une maison de bois de proprette apparence. La première pièce dans laquelle ils pénétrèrent n'était pas très grande, et un Anglais eût sûrement trouvé qu'elle manquait de confortable: un poêle incandescent, des sièges grossiers et deux coffres en composaient tout l'ameublement: mais la flamme tremblotante d'une chandelle fit bientôt sortir de l'ombre quelques "robes" de bisons à demi déroulées dans un coin, deux ou trois peaux d'ours et de renards et un véritable arsenal d'engins de pêche, de raquettes à neige, de hachettes et de carabines...

Le grand et fort métis, un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, à la figure sympathique, ayant inspecté d'un rapide coup d'oeil le râtelier d'armes, observa d'un air mécontent:

— Avec tout ça, Jean n'est pas encore de retour... C'est pourtant pas le moment de courir la "dérouine" dans les plaines.. Y a beau temps qu'il devrait être à couvert.

Un par un, les autres habitants de la maison rentrèrent, et bientôt tout le monde fut réuni autour du poêle ronflant.

Cette famille d'honnêtes trappeurs et trafiquants de la prarie comptait parmi les plus considérées de Batoche. L'aïeul, François La Ronde, qui avait passé la moitié de sa vie parmi les Indiens, était un septuagénaire très vert et dont le "coup de fusil" valait encore, presque, l'expérience et les conseils. Il s'était retiré définitivement, depuis quelques années, dans le "log-hut" qu'il possédait, et il vivait là, tranquillement, avec son fils Jean-Baptiste, pourvoyeur à la Compagnie de la baie d'Hudson, la femme de ce dernier et leurs cinq enfants: deux filles et trois garçons, de beaux et robustes jeunes gens de seize à vingt-deux ans dont ils étaient fiers.

Depuis plus de deux semaines pourtant, Jean, le cadet, était absent, mais le nombre des hôtes habituels de la maison n'en était pas diminué à cause de l'arrivée récente chez les La Ronde de ce personnage blond, dont le regard franc et bleu, le teint clair, la longue moustache un peu tombante à la gauloise, décelaient la pure origine européenne. Bien que vêtu à peu près comme les métis et, comme eux, guêtré de laine, chaussé de mocassins, celui-ci n'en demeurait pas moins l'homme d'un autre milieu: le vent de la prairie n'avait pas encore hâlé ses joues, et ses moindres façons gardaient l'empreinte d'une éducation raffinée que ses compagnons semblaient reconnaître, car, lorsqu'il prenait la parole, ils l'écoutaient avec une déférence assez sensible.

Deux coups secs frappés à l'huis interrompirent la conversation:

— P'têtre le cadet qui s'en vient! dit tranquillement un des fils en allant tirer les barres.

Mais quand la porte fut ouverte, au lieu de la sihouette élancée du second des fils La Ronde, on aperçut une forme indécise sur le seuil.

— Bonsoir! prononça d'une voix forte et bien timbrée, en s'avançant dans la salle, un homme engoncé dans un capot de fourrure.

A sa vue, tout le monde se leva. Des exclamations de bienvenue retentirent... Tout en serrant les mains tendues vers lui, le nouveau venu enveloppa d'un coup d'oeil vif celui qu'il ne connaissait pas, le grand garçon au teint clair. Il prononça en même temps quelques mots dans l'idiome harmonieux et sonore des Indiens Cris, familier aux métis, et le vieux François, avec son air à la fois rude et paterne de loup de mer, en profita pour lui répondre, en désignant de la main le jeune homme blond;

— M'sieu n'entend pas le parler des sauvages; c'est un "Françà de France", qui vient tout "dret" du "vieux pays".

A cette présentation sommaire, la figure du nouveau venu s'éclaira. D'un mouvement preste, il ôta sa toque de fourrure. Charmé de l'effet produit par ses paroles, le vieillard ajouta, non sans un brin d'emphase;

— C'est M'sieu le vicomte Henry de Vallonges.

L'inconnu s'avança, la main

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XIme dimanche après la Pentecôte

(S. Marc, VII, 31-37)

En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée. Alors on lui amena un homme sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus, le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue; puis, levant les yeux au ciel, il fit un soupir et lui dit: Ephphéta, c'est-à-dire ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement. Jésus leur défendit d'en parler à personne; mais, plus il le leur défendait, plus ils le publiaient; et dans leur admiration ils disaient: Il a bien fait toutes choses: il a fait entendre les sourds et parler les muets.

LES PROPHETIES

Le pèlerin qui visite à Rome la chapelle Sixtine est frappé par les grandioses peintures qui décorent ses murailles. C'est tout un poème.

Au fond, Michel-Ange a représenté les suprêmes assises de la Justice suprême. C'est le Jugement dernier dans lequel le Christ apparait, porté sur les nuées au-dessus des multitudes. Sur les murailles, à la naissance des voûtes, les grands prophètes qui ont annoncé Jésus-Christ: David, Isaïe, Ezéchiel, Daniel, Jérémie, apparaissent, le regard inspiré.

C'était chanter en des pages sublimes la divinité de la religion apportée par le Christ en ce monde. Au Dieu fait homme, qui doit un jour racheter le monde, puis dans un dernier avènement, apparaître comme souverain juge, les prophètes viennent rendre hommage en annonçant sa venue.

Les prophéties démontrent la divinité de la religion

Une prophétie est l'annonce certaine d'un événement futur qui dépend d'une volonté libre et que nul autre que Dieu ne peut prévoir et déterminer.

Il est facile de comprendre qu'une prédiction qui réunit toutes ces qualités ne peut venir que de Dieu. Dieu seul connaît l'avenir avec certitude. Notez bien qu'il s'agit ici, non pas de simples conjectures, mais de faits déterminés et qui ne dépendent pas du jeu des libertés humaines.

Il est évident que nous ne parlons ici que des prophéties sérieuses, authentiques, c'est-à-dire qui ont pour elles, comme les livres de l'Ancien Testament, le contrôle de l'histoire et qui sont gardés avec un soin jaloux par un peuple qui en conservera le texte dans une intégrité parfaite. Elles n'ont rien de commun avec ces prédictions qui courent parfois dans le peuple, et qui n'ont aucune garantie.

Or, ces prophéties antiques retracent avec un merveilleux ensemble l'époque de la venue de Jésus-Christ. Elles donnent sur sa personne auguste, sur ses souffrances et sur sa mort des détails qui permettraient d'écrire sa vie même comme si les prophètes avaient vécu de son temps.

La venue de Jésus-Christ

Nous allons étudier celles qui annoncèrent longtemps à l'avance l'époque même de la venue de Jésus-Christ. Rien n'est plus capable de faire réfléchir un esprit sérieux que de lui montrer, indiqué à l'avance avec une précision mathématique, le temps de la naissance et de la mort du Rédempteur.

D'après les prophètes, les juifs garderont leur autorité politique jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé. Ils l'ont perdue depuis que les Romains s'emparèrent de Jérusalem, qui fut détruite par Titus. Le Messie attendu est donc venu.

D'après les prophètes, le Messie devait être mis à mort soixante-dix semaines d'années après l'édit de Cyrus, qui permettait de rebâtir les murs de Jérusalem. Il y a longtemps que cette période est écoulée. Le Messie est donc venu.

D'après les prophètes, le Messie devait visiter le temple construit par Néhémie. Ce temple a été détruit l'an 70 par les soldats de Titus. Le Messie est donc venu.

Nul de la race de David n'a attiré sur lui l'attention comme Jésus-Christ, nul n'a réuni en sa personne les caractères du Messie-Réparateur, nul n'a fait école et n'a fondé de religion, si ce n'est Jésus-Christ.

Le Messie prophétisé et attendu est donc Jésus-Christ, et sa religion est divine.

Voilà toute notre argumentation. Mais entrons dans le détail.

Jacob indique l'événement politique qui marquera l'époque

Jacob étant sur son lit de mort bénit chacun de ses fils; cette bénédiction est une prophétie sur chacun d'eux.

Jacob désigna la tribu de *Juda*, son fils aîné, comme appelée à donner le jour au Désiré des nations. "Le sceptre (c'est-à-dire l'autorité souveraine) ne sortira point de Juda, et l'on verra toujours des magistrats de sa race jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'*attente des nations.*"

D'après cet oracle, toute autorité politique, tout gouvernement doit cesser dans la tribu de Juda.

Or, consultons l'histoire. Il est notoire que dans le siècle même où vécut Jésus-Christ, les juifs perdirent leur autorité politique et cessèrent d'être un peuple ayant son territoire et ses lois. Trente-six ans avant Jésus-Christ, Hérode l'Iduméen s'emparait du sceptre de Jérusalem. Trente-sept ans après la mort de Jésus-Christ, les juifs virent leur cité et leur temple ruinés de fond en comble. Eux-mêmes furent dispersés, et, aujourd'hui encore, après vingt siècles, ce peuple est partout, mêlé à toutes les nations, exécré de la plupart d'entre elles, n'ayant, malgré d'immenses richesses, ni indépendance, ni territoire propre, expiant par là le crime commis sur Jésus-Christ.

Ce fait notoire ne montre-t-il pas le réel accomplissement de la prophétie de Jacob? Ne doit-on pas en conclure avec toute évidence que le Christ est véritablement le Messie promis?

Daniel précise la date

Daniel annonce la date de la venue de Jésus-Christ avec une précision plus grande encore, une exactitude tout à fait mathématique.

Le peuple était en captivité à Babylone, et Daniel priait pour la délivrance plus importante que celle de son peuple: la délivrance du genre humain.

L'ange Gabriel lui apparut et lui dit: "Dieu a fixé le temps à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple et de la ville sainte, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que la justice éternelle règne sur la terre, que les prophéties soient accomplies et que le Saint des saints reçoive l'onction.

"Soyez donc attentif à ce que je vais dire, et remarquez bien cette prédiction: Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem (jusqu'au règne de Jésus-Christ), il y aura sept semaines, puis soixante-deux semaines.

"Les places et les murs de la ville seront rebâtis (*pendant les sept premières semaines*) parmi des temps difficiles. Après les soixante-deux semaines suivantes, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le renoncera ne sera plus son peuple. Une nation étrangère viendra avec son chef; elle détruira la ville et le sanctuaire, et la guerre sera suivie d'une entière désolation."

Les expressions employées par le prophète conviennent bien au Messie: il est appelé le *Saint des saints, celui qui doit mettre fin à l'iniquité, et qui doit ramener la justice éternelle;* aussi tous les juifs anciens étaient-ils d'accord pour appliquer cette prophétie au Rédempteur attendu.

Le mot *semaine* est appliqué souvent dans la Bible aux semaines d'années. Ainsi le Jubilé revient-il après sept semaines d'années, tous les cinquante ans. Aucun événement n'est venu, après les semaines du jour, répondre à la prophétie.

Au contraire, quatre cent quatre-vingt-sept ans après l'édit d'Artaxercès, qui permet aux juifs de rebâtir Jérusalem, c'est-à-dire après soixante-neuf semaines et demie d'années, Jésus-Christ fut mis à mort, et bientôt les sacrifices cessèrent dans le temple pour faire place à une loi nouvelle, la loi de Jésus-Christ.

Peu après, une nation étrangère, la nation romaine, vint avec son chef; elle détruisit la ville et le sanctuaire. C'est le siège de Titus avec toutes ses horreurs. Les Juifs y endurèrent des tortures épouvantables, on en lira plus loin la description.

Nous pourrions suivre la prophétie et en voir l'accomplissement dans tous ses détails.

"Mais pourquoi discourir davantage, s'écrie Bossuet; Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avait, par une décision qui ne souffre aucune réplique. La ruine totale des juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie."

Aggée et Malachie marquent la gloire du nouveau temple

Un dernier trait caractérise dans les prophéties l'époque de la venue du Messie et ne convient pas moins admirablement au temps de Jésus-Christ.

Quand le nouveau temple de Jérusalem fut rebâti au retour de la captivité, on célébra sa dédicace. Pendant que l'on entonnait les chants de jubilation, les anciens juifs pleuraient. Le nouvel édifice n'atteignait pas les somptueuses proportions du temple de Salomon. Aggée et Malachie, deux prophètes, leur sont envoyés pour les consoler.

"La gloire de ce temple surpassera, disent-ils, l'éclat du premier. Encore un peu de temps, dit le Seigneur, j'ébranlerai le ciel, la terre et la mer... le Désiré des nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire. Oui! la gloire de cette maison surpassera celle de la première, et je donnerai la paix en ce lieu..."

Malachie fait une prédiction analogue.

"Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange du Testament que vous souhaitez de voir."

"Le voici que vient, dit le Seigneur Dieu des armées."

Qui ne reconnait dans cette dernière prédiction Jean-Baptiste le Précurseur préparant les voies du Seigneur et disant que le Messie est proche. Et aussitôt voici Jésus-Christ visitant son temple.

Le temple de Jérusalem fut détruit peu de temps après la venue de Jésus-Christ. Le Messie est donc venu dans ce moment sacré. Il a donc paru en ce monde.

Quel autre que Jésus-Christ s'est présenté comme Rédempteur?

Sa venue au temple de Jérusalem ne devait-elle pas être pour ce monument une gloire devant laquelle s'effaçait la gloire du temple de Salomon!

Les Juifs ne s'y trompèrent pas. A l'époque où vint le Christ, c'était le sentiment général que le Messie n'était pas loin. Quand les pharisiens vinrent dans le désert interroger Jean-Baptiste le Précurseur, ils lui demandèrent: "Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre?" La Samaritaine dit elle-même au Sauveur qui lui parlait du don de Dieu et de l'heure où Dieu serait adoré en esprit et en vérité: "Je sais que le Messie va venir."

Quand on demande aux juifs, nous entendons ceux qui ont encore un reste de religion et qui ne sont pas libres penseurs, si le temps assigné par la prophétie est passé, ils répondent affirmativement pour la plupart. Les péchés de leur nation, disent-ils, sont cause que le Messie n'est pas venu au temps fixé. Aussi le Talmud anathématisent ceux qui voudraient calculer l'époque de la venue du Messie.

Les prophètes ont donc déterminé le moment de la venue du Rédempteur.

Qu'il est grand et solennel cet ensemble de prédictions qui préparent la venue de Jésus-Christ. Dieu devait cela à la majesté de son Fils.

Son souvenir doit remplir tous les temps. Nul n'a rempli dans le monde un rôle aussi vaste. Il est Dieu, et sa religion est divine.

Le train du Prince de Galles

On est actuellement à préparer aux usines Angus, du Pacifique Canadien, le convoi spécial qui servira plus ou moins de quartiers-généraux au Prince de Galles au cours de son prochain séjour au Canada; la tournée du prince héritier étant surtout entreprise dans un but d'éducation, celui-ci passera en effet la majeure partie du temps qu'il sera ici, à voyager d'un endroit à un autre, à visiter nos villes, nos plus beaux points pittoresques et nos principales industries.

Afin de se conformer au désir du roi, qui ne veut pas qu'il soit fait grand étalage de luxe durant ce voyage, la compagnie du Pacifique Canadien, à qui échoit l'honneur d'organiser le train royal, va former celui-ci de wagons réguliers, à l'exception de deux wagons particuliers, l'un le "Killarney", prêté par Lord Shaughnessy, et l'autre le "Cromarty", gracieusement mis à la disposition du royal visiteur par le commandant J.-K.-L. Ross; le prince occupera personnellement le "Killarney". Tous les wagons dont on fera usage sont en acier et sont pourvus de toutes les améliorations modernes nécessaires pour assurer le confort en voyage. En plus des deux wagons mentionnés plus haut, le train se composera du wagon à compartiments "Empire", du wagon restaurant "Canada", des deux wagons-lits "Carnarvan" et "Chester", du wagon touriste "Chinook" et de deux wagons à bagages.

---

tendue, et s'inclina avec aisance:

— Monsieur, dit-il dans le plus pur langage français, soyez le bienvenu parmi les Bois-Brûlés. Votre présence ici, surtout dans les circonstances actuelles, me fait un plaisir inexprimable. Je suis Louis Riel, président du Gouvernement provisoire de la petite France de la Saskatchewan.

Le jeune homme salua respectueusement à son tour le héros des métis, l'homme dont la constance et l'énergie avaient déjà fait céder une fois le Gouvernement canadien.

Louis Riel avait quarante et un ans; il n'était pas très grand, replet, avec une figure ouverte aux lèvres rasées, et dont une paire de favoris noirs accentuait encore la chaude pâleur. Rien, ni dans son teint, ni dans son aspect général, ne laissait deviner son origine indienne, sauf, peut-être, les yeux sombres et mobiles qui, dans sa face aux traits fatigués, brûlaient, par instants, d'un éclat fiévreux.

Une fois débarrassé de son capot de fourrure et d'un volumineux paquet qu'il tenait sous le bras, le chef des Bois-Brûlés avait pris place près du poêle, parmi les membres de la famille La Ronde, et la conversation tomba tout naturellement sur l'événement du jour.

— C'est un heureux début! déclara Riel. Bien qu'ils fussent cent quarante et nous moins d'une trentaine, nos frères ont obligé le major Crozier à la retraite en lui tuant ou lui blessant vingt-trois hommes. Nous avons perdu seulement quatre des nôtres dans cette affaire, et Gabriel Dumont a été atteint à la tête... sans gravité, heureusement! Pourtant, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Je viens d'apprendre que sir John MacDonald envoie contre nous le 90e carabiniers de Winnipeg avec des canons... Cette guerre est un grand malheur, mais le ciel nous est témoins que c'est eux qui l'ont voulue!

Un court silence accueillit ces paroles. Puis François, résumant le sentiment général, déclara:

— On est tous parés!

Autour de lui, Jean-Baptiste et ses fils approuvaient de la tête, les yeux brillants.

— Il y a, reprit Riel, une chose pour laquelle je suis venu vous trouver. Vous savez que les sauvages veulent s'en mêler. Nous avons déjà dans nos campements de la rivière Du Pas (1) les meilleurs batteurs d'estrade de Pondmaker, du Mosquito, du Faisan-Rouge. Quant à Grand-Ours (2), il n'attend plus qu'un signe pour se mettre en campagne à la tête de ses guerriers... Mais j'ai d'abord hésité à leur adresser des messages, car vous savez que les convertis eux-mêmes ne se conduisent guère en chrétiens une fois sur le sentier de la guerre...

Le chef des métis s'interrompit. Une expression d'extraordinaire mélancolie se répandit un instant sur ses traits. Il reprit d'une voix assourdie:

— C'est qu'eux aussi sont poussés à bout par les agents du Gouvernement. Ah! ce sont bien nos frères de sang et de malheur! De toute manière ils se révolteront. Il est donc préférable qu'ils combattent avec nous; nos efforts, notre exemple, les retiendront peut-être... François, il te faudra aller demain à la réserve des Gris. J'ai songé à toi parce que tu es un vieux trappeur qui connais le Grand-Ours et les autres mieux que personne. Tu leur porteras ceci.

Louis Riel désignait le volumineux paquet déposé près de lui et d'où s'exhalait une odeur caractéristique: mais pour un colon du Nord-Ouest une bombe à la dynamite n'eût sans doute pas semblé plus terrible que ce simple paquet de tabac dont l'envoi aux chefs des tribus devait être le signal de la guerre indienne.

Le vicomte, cependant, sentait dans ce milieu orageux se réveiller les instincts combatifs qu'il tenait de ses ancêtres.

En 1759, un Vallonges, qui servait au Canada, était tombé frappé d'une balle anglaise sous les murs de Québec, aux côtés de Montcalm. Peut-être revivait-il en lui quelque chose de cet aïeul. Elle avait, de tous temps, exercé sur lui une attraction étrange, cette terre lointaine. Aussi, dès que la mort de son père l'eut mis en possession d'une part d'héritage fort considérable, il était parti... Et c'était moins, en dépit de ses affirmations, pour tenter des expériences d'élevage que pour obéir à une sorte d'instinct aventureux qu'il s'exilait ainsi, laissant à son frère cadet la propriété de la gentilhommière familiale en Basse-Normandie. Muni, d'ailleurs, de lettres de recommandation pour diverses familles de Québec et de Montréal, il était sûr d'être bien accueilli par la société franco-canadienne, si fière de ses origines, si attachée à ses souvenirs.

Mais il ne se doutait guère alors qu'il trouverait aussi, en un coin de ce vaste pays, des gens simples issus de Français et d'Indiens, si proches, par certains côtés, de ses compatriotes de la Basse-Normandie qu'il avait parfois l'illusion, lorsqu'ils s'exprimaient dans leur langage archaïque, d'entendre patoiser des fermiers de chez lui.

Un mois passé à Québec et deux autres à Montréal lui avaient suffi, car, depuis qu'il était question de ces métis, dont les négociations avec le Gouvernement commençaient à préoccuper l'opinion, il ne rêvait plus que de gagner les territoires presque sauvages du Nord-Ouest. Et voilà comment, malgré les conseils de ses amis de Montréal, en plein hiver, en dépit d'un froid intense et de routes presque impraticables, il était parti en compagnie d'un marchand de pelleteries, pour le district de la Saskatchewan.

Cependant, le chef des métis s'était levé.

Jean-Baptiste La Ronde fit un signe, et la plus jeune de ses filles apporta sur la table une bouteille de rhum et des verres.

Alors, le vieux François ayant porté un toast aux "Françâs de France", une dizaine de voix de tous les timbres jaillirent des poitrines...

Soudaine, irrésistible, une émotion serra la gorge du jeune homme: mille choses confuses se levèrent en lui et le troublèrent jusqu'au fond de l'être... Il la sentait, en ce moment, si vibrante, si proche de la grande patrie, cette petite France de la Saskatchewan!

Après un court silence, il retrouva la voix:

— Au nom des Français du vieux pays, dit-il, je lève mon verre aux Bois-Brûlés, à leur vaillant chef et surtout au triomphe d'une juste cause pour laquelle je veux moi-même combattre!

— Monsieur, répliqua Riel d'un air exalté, je n'attendais pas moins de vous. Merci. J'ai confiance en Dieu. C'est son esprit qui me guide. Que sa volonté soit faite!

Il reprit son manteau.

De chaudes poignées de mains furent échangées, et Riel sortit.

La porte était déjà refermée que les dernières paroles du chef métis semblaient vibrer encore par la salle. Comme pour en écouter l'écho au fond d'eux-mêmes, tous se taisaient.

François rompit le premier le silence:

— En ben, les gâs! ça va donc être, les jours-"cite", notre tour de faire jaser les fusils!

Pierre, l'aîné des fils, se dirigea vers le râtelier d'armes où reposaient les carabines Winchester.

Il en prit une dont il fit jouer le mécanisme.

— La guerre, ça me va! grommelait-il.

Son physique semblait confirmer ces paroles. Il était de moyenne taille, vigoureusement bâti, avec une figure ramassée comme celle d'un Indien et que coupait à droite, de la tempe au menton, une longue cicatrice blanchâtre, très visible sur ce visage boucané. Une moustache courte et dure suivait la courbure de sa grande bouche aux lèvres arquées et violentes; entre des sourcils noirs comme la chevelure épaisse et droite qui lui cachait les oreilles, se creusait un pli vertical et profond.

— Ils veulent la guerre. Ils l'auront! répéta-t-il.

Tous, dans la salle, partageaient ce sentiment. Les injustices anglaises avaient réveillé l'instinct belliqueux qui sommeillait chez ces énergiques descendants des guerriers algonquins. Si Louis Riel et les chefs métis sentaient douloureusement combien cette guerre, qu'ils jugeaient nécessaire, pouvait être funeste à leur peuple, la masse instinctive et simple des Bois-Brûlés se réjouissait d'une solution qui lui apparaissait comme la seule efficace, la seule naturelle...

L'heure du repas arrivé, la vue de la place toujours vide du second des fils suscita mille réflexions. Au fond, chacun commençait à s'étonner de ce retard, et la mère, une grande femme un peu blême qui ne menait pas grand bruit, s'en inquiétait secrètement.

Jean La Ronde était parti en traîneau à chiens, seize jours auparavant, pour aller livrer des pelleteries à un trafiquant de Saint-Paul, à quelque trois cent milles de Batoche, sur la branche nord de la Saskatchewan.

On avait compté absolument sur son retour, la veille, vers midi. Mais les heures s'étaient écoulées, et la nuit même n'avait pas ramené l'absent.

(1) Nom parfois donné par les métis à la branche septentrionale de la Saskatchewan.

(2) Ou, plus exactement: Gros-Ours: en anglais Big-bear. On le connaissait aussi sous le sobriquet de "Barbu".

Quel est le meilleur moyen de se cacher quand on est poursuivi? — C'est de garder soigneusement son chapeau sur sa tête, car alors on est sûr de ne pas être découvert.

AMIS DU TRAVAIL? ENNEMIS DU CAPITAL?

Où il est démontré que les socialistes réclament le droit à la paresse et le droit d'empêcher les autres de travailler

(*La Croix*, Paris)

Les socialistes crient volontiers: "Vive le travail! A bas le capital!"

Vous en concluez qu'ils détestent le capital et qu'ils adorent le travail.

Eh bien! c'est tout le contraire.

C'est quand le socialisme n'était pas encore inventé que l'ouvrier se passionnait pour son travail — le travail bien fait — et qu'il se moquait du capital. (Voir le savetier de La Fontaine.)

Aujourd'hui, tout cela est changé. Le socialiste est un homme que le travail dégoûte et sur qui le capital exerce une puissante fascination.

C'est paradoxal, mais observez un peu.

D'abord, on veut travailler le moins possible, et l'on a choisi le moment où il aurait fallu produire avec le plus d'intensité pour réclamer la journée de huit heures. Les mineurs même, sitôt qu'ils l'ont obtenue, se sont empressés de réclamer la journée de sept heures et demie.

Il y a des monceaux de ruines à réparer. Donc, travaillons moins, ou même ne travaillons plus. Et empêchons de travailler les camarades qui seraient disposés à donner une plus grande somme d'efforts.

Car on enlève le travail à autrui pour l'unique raison qu'on n'en veut pas soi-même. Je chôme, donc assommons ceux qui ne chôment pas.

Belle chose, d'ailleurs, que la journée de huit heures, si on pouvait la décomposer ainsi: huit heures de repos, huit heures de travail, huit heures de perfectionnement intellectuel et moral. Mais, dans le plus grand nombre des cas...

Dans le travail même, il est une chose que les socialistes aiment et prêchent volontiers: c'est la lenteur systématique. Les plus dégourdis, sous peine d'être traités de faux frères, doivent se mettre au pas des plus empotés. De là leur haine pour le travail "aux pièces", qui permet à l'ouvrier d'élite de tirer parti de ses qualités.

Ouvrier d'élite, rentre dans le rang; tu n'as pas le droit de te distinguer.

Et s'il en est ainsi quand l'ouvrier est surveillé par des patrons et des contremaîtres, qu'est-ce donc lorsqu'il travaille à domicile, chez des bourgeois!

Mettons de côté, avec honneur, quelques exceptions sympathiques. Mais qui ne connaît la vie de cocagne que mènent certains maçons employés à des réparations d'immeubles, ou les jardiniers préposés à l'entretien des villas?

Travail! travail! Il paraît que les socialistes seuls sont les "travailleurs"! Eux seuls ont droit à ce titre. Ils l'accaparent. Le patron qui, minuit passé, pâlit encore sur ses écritures, n'est pas un travailleur. Il le serait, sans doute, si, ayant terminé sa journée de 7 heures, il sortait en ce moment du music hall.

Les amis du travail manifestent donc une amitié plutôt tiède. Mais au moins, dira-t-on, leur haine pour le capital est prouvée.

Pas le moins du monde. Et cependant, les collectivistes, après toutes leurs belles théories sur le rôle néfaste du capital, auraient un moyen bien simple de prouver la sincérité de leurs philippiques.

Ce serait de se faire transporter, tous en bloc, dans quelque île déserte où l'affreux capital n'a pas encore débarqué, où le sol n'a encore subi aucune transformation, aucune amélioration, où n'existent ni bâtiments ni machines, où ne circulent aucun billet de banque, aucune pièce de monnaie. Là, dans la brousse ou les marécages, sans être paralysés par la présence importune ou le secours humiliant d'aucun capitaliste, ils feraient fleurir en toute liberté l'heureuse société de leurs rêves.

Qu'ils y aillent donc! Mais non, ils n'iront pas. Les "travailleurs" des ateliers nationaux, en 1848, se révoltèrent dès qu'il fut question de les envoyer travailler seulement à quelques kilomètres de Paris. Jugez un peu de la tête que feraient les Longuet et les Renaudel si on leur proposait de les expédier, avec tous leurs partisans, dans quelque île du Pacifique, même avec l'alléchante promesse qu'on n'y débarquerait aucun infâme bourgeois.

Ils n'iront pas, et c'est dommage. Ce serait une belle occasion de montrer que le capital est inutile, que les capitalistes sont des parasites, et que le travail tout seul, en face de la nature, suffit au bien-être de l'homme. Moi, dis-je, et c'est assez!

Hélas! ces pourfendeurs du capitalisme sont trop amoureux de ce qu'il pourfendent.

Ce qu'il leur faut, c'est l'accumulation des richesses dues au travail des générations passées, c'est-à-dire le capital. Il leur faut, au jour espéré du triomphe, des maisons toutes faites à habiter, des denrées toutes faites à consommer, des meubles tout faits à piller, des automobiles toutes faites à utiliser, bref, des richesses toutes faites à confisquer, des jouissances toutes faites à savourer. Sans doute, cela ne profitera qu'à une minorité habile, mais l'habileté consiste précisément à persuader la masse que chacun en profitera. "Hausse-moi jusqu'à l'arbre et tu verras comme ils sont bons les fruits que, grâce à toi, je pourrai manger!"

Les chefs des bolcheviks sont peut-être les plus ardents amis du capital qui aient existé depuis le commencement du monde. Ils l'ont montré, notamment, dans le pillage de Pétrograd.

Or, toute ville de France, avec ses magasins pleins, ses habitations garnies de meubles et d'ustensiles, ses réserves et ses provisions accumulées, est un Pétrograd tout prêt pour le jour où nos bolcheviks à nous se sentiront les plus forts.

Et certes, ils aimeront mieux se jeter sur ce bienheureux capital que d'aller chercher le travail dans une île déserte. Le métier de rentier, de profiteur, de coq en pâte nourri et amusé aux frais de l'Etat, les séduit beaucoup plus que celui de Robinson Crusoé.

Ce que la foule ne voit pas, c'est que la "haute vie" ne peut jamais être que le privilège d'un petit nombre, et que ce petit nombre, par la force des choses, est toujours amené à remplacer la "tyrannie" d'hier par une autre tyrannie beaucoup plus cruelle. Le spectacle de la Russie devrait l'apprendre à ceux qui l'ignorent. Mais, que voulez-vous? Il est des bâtons auxquels on ne croit qu'au moment précis où on les reçoit sur le dos.

Diégo.

Religieux tombés au champ d'honneur

Au feu, les Eudistes eurent 25 tués, les Bénédictins 10, les Frères des Missions Africaines 21, les Dominicains 29, les Pères des Missions Etrangères 45, les Rédemptoristes 38, les Pères Blancs du cardinal Lavigerie 48, les Pères du Saint-Esprit 52, les Capucins 39, les Franciscains 18, les Assomptionnistes au moins une vingtaine, les Lazaristes 15, les Oblats de Marie 18, les Salésiens 16, les Jésuites 162, les Trappistes 58. Et parmi les Congrégations des Frères, pour ne citer que les plus nombreuses, les Frères de Ploërmel ou de la Mennais comptèrent 30 morts, les Frères du Sacré-Coeur 29, les Frères Maristes 94 et les Frères des Ecoles chrétiennes 115. — Extrait de *L'Eglise de France pendant la grande guerre.*

L'ASSOCIATION D'EDUCATION

Tournoi de tennis

Ce tournoi commencera dimanche prochain. Nul doute que le public tiendra, comme par les années passées, à encourager l'oeuvre à laquelle le *Club de Tennis de Saint-Boniface* se dévoue, chaque année.

Le public peut s'attendre à voir figurer des joueurs parfaitement en forme. Bégin et Bougard sont de retour, avec un article d'importation que ne manqueront pas de goûter les spectateurs, je veux dire "l'art suprême du tennis", art puisé à son pays d'origine, la vieille Angleterre. Ils ont coudoyé là d'excellents joueurs et, avec leurs aptitudes, ils ne manqueront pas de faire excellente figure.

Voici les parties qui seront jouées:

Simple pour dames.

Simple pour messieurs.

Double pour dames et messieurs.

Simple "handicap' pour messieurs.

Double pour messieurs.

Les personnes qui désirent prendre part au tournoi — et nous souhaitons qu'elles seront nombreuses — pourront s'inscrire par téléphone, Main 4479, ou en se présentant au bureau de l'Association d'Education, 198 rue Aulneau, St-Boniface.

Le prix d'entrée est de $3.00 pour les messieurs qui veulent concourir dans toute la série, et de $2.00 pour les dames. Le coût d'entrée pour un seul concours est de $1.00. Les listes sont mises en circulation aujourd'hui même.

Les gagnants des simple et double pour messieurs auront comme enjeu les coupes Dubuc et Cusson respectivement; il y aura d'autres prix de valeur pour les gagnants des autres concours.

Qu'on se hâte de s'inscrire pour favoriser les organisateurs qui dresseront les listes.

Au public de langue française de Winipeg et de Saint-Boniface, nous renouvelons chaleureusement notre pressante invitation, dimanche le 24 août.

Saint-Laurent et Beaurieux

Beaurieux, le village de France adopté par le Secours National et la Croix Rouge française de Winnipeg, devra, dans sa reconstruction, une belle pierre à Saint-Laurent, car son pique-nique de dimanche dernier a été un succès au-delà de toute espérance.

Bien que la pluie des jours précédents ait rendu les routes mauvaises et, par conséquent, empêché beaucoup de monde de s'y rendre, l'assistance, relativement peu nombreuse, a redoublé de générosité pour compenser cette absence. La somme de $217.83, produit brut des recettes, en est l'irréfutable preuve. Bravo! pour les gens de Saint-Laurent! La prodigalité devient une vertu lorsqu'il s'agit d'une bonne oeuvre.

Le Secours National et la Croix Rouge française de Winnipeg, ainsi que Mme Eva Chauvière, l'organisatrice de ce pique-nique, remercient chaleureusement tous les donateurs de Saint-Laurent, de Laurencia Beach, de Sheringham Park Beach et d'Oak Point, et en particulier le Rév. Père Lecoq, O. M.I., curé de la paroisse, les Révérendes Mères Franciscaines, inépuisables de dévouement et de générosité, Mmes Joseph Boivin, J. Collon, A. Chabot, Kerr Wilson, Roland de Denus; Mlles Madge Wilson, Simone Chauvière et MM. Harry Hepworth, W. John Connelly, David Trudel, J. Boivin, Edouard Gareau, Jos. Coutu. Enfin tous les généreux assistants qui ont fait le succès de cette mémorable journée.

Lorsque Beaurieux renaîtra de ses ruines et que dans son humble église, monteront en actions de grâces vers le ciel les prières de tous ses habitants reconnaissants envers leurs bienfaiteurs, alors vous aurez tous votre juste récompense, car Dieu n'oublie jamais ceux qui donent aux pauvres.

SACRE-COEUR

Succes scolaires

Les amis et les bienfaiteurs de l'école du Sacré-Coeur liront avec plaisir les noms des heureux candidats et candidates aux derniers examens de l'Entrée, au bureau de l'Instruction publique de Winnipeg.

Sont passées avec "grande distinction", Mlle Irène Charretier, qui a conservé 741 points sur 900, et Mlle Blandine Thibault, 695 points.

Avec "distinction", M. Gédéon Gauthier, Mlle M.-Cécile Thurston, Mlle Evangéline Léger et Mlle Anna Larose. Deux d'entre ces élèves poursuivront leur cours classique à l'Académie Sainte-Marie de Winnipeg, tandis que les autres suivront à l'école du Sacré-Coeur le Cours Commercial qui a ici, remarquez-le bien, un avantage que nulle autre école du Manitoba possède: celui de la sténographie anglaise et française. Les sténographes bilingues de notre école ont toujours tenu haut le drapeau de l'honneur de la paroisse canadienne-française de cette ville. Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'elles ne sont pas assez nombreuses pour répondre aux demandes qui nous sont faites par différentes maisons de commerce, tant anglaises que françaises. Les paroissiens du Sacré-Coeur et surtout nos bonnes familles canadiennes-françaises de la campagne, qui sont parfois tentées d'envoyer leurs jeunes filles aux collèges protestants de Winnipeg, où elles sont grandement exposées, combleront cette lacune en nous les confiant au mois de septembre.

Vous pourrez vous procurer toutes les informations nécessaires en vous adressant à la Révérende Soeur Supérieure de notre école.

Les amateurs de musique se réjouiront également avec nous des succès remportés par huit jeunes élèves de notre école aux examens subits le 19 juin dernier, devant M. Forsyte, de l'Université de Toronto.

Cours primaire.—Avec grande distinction: Mlles Evangéline Léger, Yvette Sala et M. Brunel Léveillé.

Cours élémentaire. — Avec grande distinction: Mlles Cécile-Marie Thurston, Olive Hobbs et Marguerite Guertin. Avec distinction: MM. Louis-Hector Moissan et Maurice Prud'homme.

A tous et à toutes nos sincères félicitations, mais particulièrement à Mlle Y. Sala et Brunel Léveillé, qui comptent à peine 11 ans, et Mlle M. Guertin, qui n'a pas encore vu ses 10 ans.

Mlle E. Léger est sortie de ce concours avec le plus haut nombre de points.

La fin d'un vieux préjugé

Il est réconfortant de constater, comment, pas à pas, sans violence, les catholiques anglais affirment les droits, dont ils ont été injustement dépouillés. Il est vrai de dire qu'ils jouissent en Angleterre d'une liberté à peu près complète et que bien des nations catholiques leur envient, mais il est vrai aussi que certaines injustices demeuraient debout, restes des persécutions d'autrefois. Par exemple, il était admis qu'on ne pouvait légalement laisser des sommes d'argent pour faire dire des messes pour les défunts. Il y a quelques mois, le cas s'est présenté. Un catholique M. Edward Egan, par un testament daté du 29 novembre 1916, laissa £500, pour faire dire des messes. La somme devait être partagée entre l'archevêque de Westminster, les Jésuites de Farm Street, les Dominicains de Black Abbey et les Franciscains de Kilkenny.

L'affaire fut portée devant les tribunaux; le Tribunal de première instance et la Cour d'appel déclarèrent que le legs n'était pas valide; mais le cardinal Bourne et son avocat M. Frank Russell, ne se tinrent pas pour battus. Ils portèrent leur cause jusqu'à la Chambre des lords et après un bon plaidoyer de M. Frank Russell, quatre juges contre un ont décidé qu'un legs fait pour faire célébrer des messes est valide d'après les lois du royaume.

Le jugement porté par le "Lord Chancelier" est un résumé lumineux de la question au point de vue historique et légal: maintenir les décisions qui ont précédé la cause jugée aujourd'hui serait, dit-il, "perpétuer une erreur"; les "Bills" qui ont, peu à peu, affranchi les catholiques des entraves que leur imposaient les lois persécutrices ont enlevé à leurs actes de ce genre tout "stigmate d'illégalité". Il conclut avec un grand bon sens que léguer de l'argent pour faire dire des messes ne saurait être plus illégal que d'élever un église pour y faire célébrer la messe. — La *Libre Parole.*

Qu'est-ce que l'on met sur la table, que l'on coupe, que l'on distribue et que l'on ne mange jamais? — Les cartes.

Qu'est-ce que l'on voit une fois dans une minute, deux fois dans un moment et qu'on ne peut cependant pas voir dans cent ans? — La lettre *m.*

Quels sont les gens qui ont le plus de caractère? — Les imprimeurs.

Qu'est-ce qui reste jour et nuit dans son lit? — Une rivière.

Pourquoi va-t-on au lit? — Parce que le lit ne vient pas à nous.

Quelle différence entre un caissier, un voleur, un grain de blé et la politique? — La voici: le caissier fait l'addition, le voleur, la soustraction, le grain de blé, la multiplication, la politique, la division.

En Province

LABROQUERIE

Mardi dernier, l'école de notre village, sous la direction des Rév. Soeurs Grises, donnait au public une agréable soirée. M. le curé Giroux, qui fut invité à prendre la parole, profita de l'occasion pour louer les élèves qui ont passé leurs examens avec succès. En effet, c'est un fait digne de mention, tous nos élèves qui ont eu à subir des examens, cette année, ont réussi, les uns et les unes avec satisfaction, d'autres avec grande satisfaction et une avec honneurs. Gloire à ces chers élèves et à leurs dévouées maitresses. Cette année, quatre de nos jeunes filles étaient des finissantes; elles vont se préparer à l'enseignement par un bon cours d'Ecole Normale qu'elles devront suivre bientôt. Souhaitons-leur de nouveaux succès!

Il est à remarquer aussi que nos élèves ont fait des progrès en anglais, — je veux dire surtout dans le langage. On commence à parler l'anglais. Il faudra s'appliquer à le bien parler davantage pour y arriver. Il faut mettre de côté toute timidité. Il n'y a pas de raison pour que nos élèves qui finissent leur cours ne parlent pas l'anglais correctement, car les maitresses sont censées donner leur enseignement en anglais. En récréation, l'anglais doit être sur le même pied que le français.

Maintenant, ce qui manque à notre école pour en faire un cours complet, c'est la science domestique, qui n'est pas enseignée d'une manière pratique. A nos jeunes filles, pas de cours de cuisine, pas de couture ni coupe des habits. Il faudrait aussi montrer à carder la laine, à filer et à tricoter, ainsi qu'à garnir les chapeaux.

A nos garçons, un cours de *manual training*.

Ces divers cours se donnent dans bien des centres où l'enseignement secondaire a lieu.

Le père et la mère de nos enfants sont orgueilleux de voir leurs enfants jouer du piano; très bien, il ne faut pas négliger les arts d'agrément. Mais dans LaBroquerie comme ailleurs, la bonne cuisine, la couture, etc., passent avant le piano. Et qu'on ne vienne pas nous dire que la cuisine, la couture, etc., s'enseignent à la maison par la mère de famille. Pas autant que vous le dites. De plus, la jeune-fille qui fait un cours au couvent n'a guère le temps de profiter des leçons de cuisine, de couture, de sa bonne maman. Maintenant, pourquoi refuser à nos enfants ces divers cours mentionnés plus haut et qui sont enseignés ailleurs? Le gouvernement accorde des dons d'argent à ce sujet. Si nous nous privons de ces cours et de ces argents, ce sont nos enfants qui en souffrent, c'est nous-mêmes, c'est la paroisse, j'oserais dire, c'est le pays.

On ne peut peut-être pas donner tous les cours dont je viens de parler, à nos enfants, mais il me semble qu'on pourrait leur en donner les principaux, au moins ceux d'une plus grande utilité. Je me résume donc: aux arts d'agrément joignons les arts d'utilité.

A Messieurs les Commissaires d'école de s'entendre avec les Rév. Soeurs Grises à ce sujet, — qui, j'en suis sur, se prêteront de bonne grâce à donner quelques-uns de ces cours utiles à nos enfants. L'espace ne doit pas faire défaut maintenant pour donner ces cours, vu que les Rév. Soeurs Grises sont à faire bâtir un couvent additionnel à notre école.

Encore une fois, si nous savons unir l'utile à l'agréable, nous y gagnerons tous. Pour le moment, ces quelques lignes peuvent en surprendre quelques-uns, mais à la fin tout le monde sera content.

Amédée Cléroux.

LORETTE

Le 22 juin dernier, M. Alexis Georget, de Domrémy, Sask., unissait sa destinée à Mlle Georgiana Lecland, institutrice. Un grand nombre d'amis assistaient à la cérémonie. L'épousée a reçu plusieurs beaux cadeaux.

M. et Mme Georget résideront au village de Domrémy, Sask.

MAKINAK

Le jeune Hugue D'Aoust, âgé de 12 ans, fils de M. J.-E. D'Aoust, après un séjour de 40 jours à l'hôpital de Dauphin, nous est revenu ces jours-ci. Il avait été victime d'une automobile Overland qui lui passa sur le corps, causant une fracture à la jambe gauche, ainsi qu'au bras gauche. L'auto était conduite par M. Brent Douglass. L'enfant, jouant à la balle, n'aperçut pas l'auto à temps, son attention étant absorbée par le jeu.

Il peut maintenant marcher à l'aide de béquilles; étant jeune, il saura s'en réchapper. Chose remarquable à noter chez un enfant: lorsqu'il fut ramassé, après l'accident: "C'est égal, dit-il, je ne suis pas encore mort."

* * *

L'école de Makinak, érigée au coût de de $10,000, est un crédit pour le district, mais dispendieuse. La commission scolaire a engagé le principal, M. Gleason, pour la classe senior première, et Mlle Davey, de Portage la Prairie, pour la classe junior. M. Gleason est un diplômé d'université, capable d'enseigner anglais, français, latin, etc. Une annonce de quatre jours nous a valu 24 demandes d'emploi d'instituteurs et institutrices, plusieurs avec recommandations et pouvant enseigner l'anglais et le français, etc.

* * *

Rappelons aux contribuables de langue française qu'en août 1917, M. D'Aoust fut élu commissaire, ce qui lui fait 12 ans de service à ce même bureau. Son élection fut contestée pour cause de non résidence. M. D'Aoust démissionna. En septembre 1918, une autre élection eut lieu, avec le résultat suivant: Mlle Kate Gunn, 8; John Hodges, maitre de poste, 7; J.-E. D'Aoust, 30.

Le 5 août dernier eut lieu une nouvelle élection de commissaire, et M. D'Aoust fut réélu par acclamation et nommé secrétaire-trésorier. Maintenant M. Wm Coutts, qui a tant à coeur les administrations publiques, — le même qui reçut 7 votes en tout dans une élection municipale ici pour maire, — a de nouveau contesté l'élection de M. D'Aoust. M. Coutts a du *bull dog* anglais, mais il y ici un vrai *Canayen* que l'élément anglais raisonnable sait apprécier. Nous vous communiquerons le résultat final de cette contestation.

* * *

Le salaire de nos instituteurs pour 1920 est de $1,000 pour le principal et $800 pour la classe junior.

Observateur.

LE CATHOLICISME EN ANGLETERRE

La situation du catholcisme

Sur 36 millions d'habitants que possède l'Angleterre, on compte à peine 2 millions de catholiques. Dans l'église anglicane, on n'en est plus à la haine farouche d'autrefois contre Rome, mais les évêques résistent de tout leur pouvoir au mouvement qui entraine les ministres et fidèles vers la liturgie romaine dont la beauté et la piété touchent vivement leur âme religieuse. Malgré tout, il se produit toujours des conversions retentissantes, dont le nombre pourra augmenter à la suite du séjour des soldats anglais dans les contrées pratiquantes de France.

Les catholiques se sont organisés. Le temps est loin où le culte ne pouvait se célébrer que dans la chapelle des ambassades de France, d'Espagne et des autres pays sous l'obédience du Saint-Siège. Aujourd'hui, le Pape crée, sans qu'il s'élève trop de réclamations, les circonscriptions diocésaines qui lui paraissent nécessaires. Actuellement, l'Angleterre est divisée en quatre provinces ecclésiastiques: l'archevêché de Westminster, avec cinq évêchés suffragants; l'archevêché de Birmingham, avec trois évêchés suffragants; l'archevêché de Cardiff avec un évêché suffragant; l'archevêché de Liverpool, avec cinq évêchés suffragants. Le chef de l'épiscopat anglais est l'archevêque de Westminster; il préside l'assemblée des évêques et il est leur délégué et leur porte-parole devant le pouvoir civil. La subsistance du clergé est assurée par des fonds qu'alimentent des legs, des donations et des quêtes. Les biens ecclésiastiques sont possédés par des sociétés civiles. Quoiqu'ils n'aient pas d'existence légale, les ordres religieux sont tolérés; il est admis que leurs membres peuvent faire partie à titre individuel des sociétés civiles qui régissent leurs propriétés.

C'est l'Irlande qui fournit la majorité des prêtres exerçant le ministère en Angleterre; il y a près de 4,000 prêtres séculiers et environ 1,400 réguliers. Les prêtres séculiers sont formés dans les séminaires d'Ushaw, près de Durham, pour la région du nord de l'Angleterre; pour les autres régions: dans ceux d'Old Halls, près de Londres, de Birmingham, de Liverpool, de Southwark. Il en vient aussi des séminaires établis sur le continent, à Rome, à Lisbonne, à Valladolid. Les paroisses proprement dites, sur le modèle des nôtres, n'existent pas encore. On va les créer pour se conformer aux prescriptions du nouveau code de droit canonique.

Si les catholiques d'Angleterre ont pu prendre leur place dans un pays où ils ont été persécutés, c'est qu'ils ont des convictions et du caractère, qu'ils savent ce qu'ils veulent et qu'ils le veulent énergiquement, qu'ils sont très unis, très disciplinés, dociles aux directions qui leur viennent de leurs chefs ecclésiastiques et laïques. A force de revendications, ils ont obtenu qu'on leur rendit justice. Le gouvernement compte avec eux et fait grand cas de leur représentant, le cardinal Bourne; il honore en lui un grand citoyen et un prince de l'Eglise. Il a chargé récemment le cardinal d'une mission en Orient qui a tourné au plus grand profit de l'Angleterre, car Mgr Bourne a pu affirmer que "dans son bien-aimé pays l'Eglise catholique jouit d'une entière liberté." Les catholiques anglais ont eu la satisfaction de voir siéger à la Conférence de la Paix un de leurs représentants les plus éminents, sir Mark Syke, mort de la grippe, à Paris, en février dernier. C'est une grosse perte pour eux, mais ils sont assez riches en hommes de valeur pou pouvoir le remplacer et continuer de donner au monde le spectacle de ce que conquiert la foi agissante d'une minorité quand elle s'affirme au grand jour de la vie publique.

REVEIL RELIGIEUX AU MEXIQUE

Si la situation politique de ce pays est loin d'être encore normale, étant donné les luttes à main armée entre divers prétendants et l'insécurité malheureusement générale, du moins la situation religieuse a-t-elle changé en bon, depuis peu de mois. Tous les prélats, exilés au mépris des lois les plus saintes, ont pu enfin rentrer dans leur patrie et reprendre le gouvernement de leurs diocèses respectifs. Les sièges vacants ont été tous pourvus et, chose digne de remarque, les cérémonies des sacres ont été célébrées au milieu de foules immenses, transportées de la joie la plus intime et d'un enthousiasme débordant. Cela démontre que l'anticléricalisme farouche des soi-disant représentants du peuple n'est qu'un masque sous lequel il est impossible de reconnaitre la figure religieuse de ce peuple.

Dans une des plus importantes villes, à Puebla, le nouvel archevêque a célébré une *Semaine sociale*, assisté de deux de ses vénérables collègues, et une foule attentive a participé aux réunions qui ont duré six jours consécutifs. Un des problèmes traités a été la situation déplorable des indigènes, que l'état anarchique du pays a contribué à empirer. Les prétendus rédempteurs de la classe indigène l'ont exploitée en se servant d'elle comme de chair à canon. Ce peuple misérable comprendra-t-il enfin que ses vrais amis ne sauraient être des scélérats, chez qui l'anticléricalisme tient lieu de programme politique et social?... Hélas! il y a bien des pays plus civilisés que le Mexique, où la classe populaire se laisse odieusement tromper sur ses intérêts les plus sacrés.

Un espoir fondé se lève pour le pays. C'est l'ardeur conquérante de l'*Association de la jeunesse mexicaine*, qui, imitant les exemples de la nôtre, se consacre avec un succès chaque jour plus grand, à la propagande de la bonne presse.

Les jeunes avocats et ingénieurs catholiques, sortant de leur torpeur légendaire, ont enfin pris la résolution de lutter sur ce terrain contre des adversairs habitués à parler sans trouver jamais de contradicteurs. Plus d'un journal local, organe de l'anticléricalisme le plus abject, a dû fermer ses bureaux devant l'abandon général, abandon dû uniquement aux ripostes victorieuses des jeunes écrivains de la dernière heure. Fasse le ciel que cet espoir se réalise pleinement et que le catholicisme retrouve au Mexique la tranquillité, du moins la liberté à la faveur de laquelle il continuera à répandre les biens les plus précieux.

LA VIE CATHOLIQUE

L'accord entre les deux pouvoirs

En Bolivie, l'évêque de La Paz et le ministre de l'instruction publique font déclarer d'un commun accord qu'aucun motif raisonnable n'existe pour installer, dans les écoles du pays, l'enseignement laïque ou athée. En effet, à peine y a-t-il dans la nation une poignée de protestants, presque tous étrangers, et l'immense majorité des citoyens sont catholiques.

Dès lors, à qui servirait le dit enseignement, sinon aux laïcisateurs fanatiques, aux francs-maçons égarés au milieu des fidèles?

Une belle oeuvre

La Société des Jeunes Gens de Santiago, entre autres manifestations de sa charité, a créé un groupe très important pour visiter les malheureux détenus des prisons, les consoler, leur distribuer des vivres, des vêtements, et chercher par de bonnes paroles à les ramener aux sentiments chrétiens qui adouciront leur triste sort. Dans d'autres pays que le Chili une telle oeuvre pourrait utilement être créée et produire des fruits de salut.

Un congrès marial. — Progrès matériels

Dans la très chrétienne république de Colombie se prépare une *Semaine Mariale*, où les plus illustres orateurs, poètes et théologiens de la nation chanteront les gloires de la Vierge Mère, comme le fit jadis un des plus insignes poètes nationaux, Belisario Pena.

Sous le gouvernement paisible du très pieux M. Fidel Suarez, le progrès matériel va de pair avec le progrès moral. L'importante ligne ferrée destinée à unir la capitale Bogola avec l'océan Pacifique, vient d'être augmentée d'un nouveau tronçon: celui qui va de la capitale à Ibague, sur la rive gauche du grand fleuve Magdalena. Par ailleurs, de jeunes ingénieurs du pays sont venus en France pour y perfectionner leur instruction et se mettre à même de compléter le réseau des voies ferrées et d'utiliser la houille blanche dont le pays est pourvu comme nul autre au monde. Il n'empêche que la presse voltarienne, franc-maçonne, continuera à qualifier de rétrogrades tous les présidents de républiques qui ne sont pas des persécuteurs de la vraie religion, au risque d'insulter des hommes aussi amis de la France que l'actuel dirigeant du Brésil, M. Pessoa.

Tentative maçonnique avortée. Progrès catholiques

Le Nicaragua, depuis longtemps gouverné par un homme éminent, le président Chamorro, sincèrement attaché à notre sainte religion, marche dans les voies du progrès, grâce à l'ordre absolu qui règne dans le pays. Mais la franc-maçonnerie, qui ne dort jamais, a suscité le général (?) Tinoco, fameux par ses cruautés au Costa-Rica, lequel, à la tête d'un petit corps d'aventuriers de tous pays, a traversé la frontière sous prétexte de questions territoriales. Le gouvernement du Nicaragua a aussitôt fait connaître les faits au cabinet de Washington, lequel a envoyé un ultimatum au bouillant Tinoco, qui, devant la menace du *big stick*, s'est empressé de rentrer dans son pays. La race des tyranneaux maçonniques n'est pas éteinte!

Entre toutes les manifestations du progrès du Nicaragua, une des plus palpables est la situation florissante de l'instruction publique. Les écoles normales sont dirigées par des religieux ou religieuses (Français pour la plupart) et les traitements des maitres et maitresses ont été notablement augmentés. Tandis que, au Mexique, pays où le positivisme régnait en maitre au temps de Porfirio Diaz, les malheureux professeurs sont si mal rétribué qu'ils se sont mis en grève au mois de mai dernier.

Par décret du président, les agents des douanes doivent exercer une extrême vigilance pour empêcher l'entrée dans le Nicaragua de toutes publications, ouvrages, images, photographies, qui soient contraires aux bonnes moeurs. Heureux pays!

Dans la voisine république du *Costa Rica* on travaille avec ardeur à édifier un palais destiné à loger le *Légat du Saint-Siège*. Selon les promoteurs de cette généreuse idée, ce sont les oboles des fidèles qui doivent permettre de réaliser ce noble & très chrétien projet.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole
LUNDI, LE 18 AOUT

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Track	2.24½
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½
"Tough" No 1	2.18½
"Tough" No 2	2.15½
"Tough" No 3	2.09½
"Screenings". La tonne	11.00
AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ .89½
No 3 C. W.	.88½
Fourage, Extra No 1	.88½
Fourrage 1	.87½
Fourrage 2	.85½
Track	.87
Rejeté	.81
ORGE	
No 3 C. W.	$1.36⅝
No 4 C. W.	1.31⅝
Rejeté	1.23⅛
Fourrage	1.23⅛
Track	1.31⅝
LIN	
No 1 C. W., déchargé	$6.00
No 2 C. W.	—
No 3	4.91
Rejeté	4.86
SEIGLE	
C. W.	$1.43

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 18 AOUT

"Steers."—	
Excellent	$11.00 à $12.50
Bons	$9.00 à $10.50
Moyens	$7.00 à $8.50
"Feeders" et "Stockers".—	
De choix. Lourds	$9.50 à $10.50
De choix. Légers	$6.00 à $7.50
Bons	$6.00 à $7.50
"Bulls".—	
Excellents	$6.75 à $7.50
Bons	$6.00 à $6.50
Ordinaires	$5.00 à $5.50
"Open."—	
De choix	$8.25 à $9.50
Bons	$7.25 à $7.75
Moyen	$6.00 à $7.00
Taures.—	
Excellentes	$9.00 à $10.50
De choix	$6.75 à $8.00
Veaux.—	
Légers. De choix	$9.00 à $10.00
Lourds. De choix	$9.50
Cochons.—	
Choix	$21.00
Lourds	$17.00 à $18.00
Truies	$15.00 à $17.00
Légers	$18.00 à $19.50
"Stags"	$8.50
Moutons.—	
Agneaux	$9.00 à $12.50
Moutons	$7.50 à $9.00
Vaches.—	
De choix	$9.50 à $10.00
Bonnes	$6.50 à $7.50
Moyennes	$5.50 à $6.50
"Canners"	$4.25 à $6.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais. Aux expéditeurs	$ .44
Beurre.—	
Crêmerie. Au détailleur	$ .56
De ferme. Aux cultivateurs	$ .42
Légumes nouveaux.—	
Patates. Lot de 10 minots	$1.35
Navets, la livre	$ .03
Carottes, la livre	$ .06
Betteraves, la livre	$ .04
Oignons de Washington, la liv.	$ .08
Choux, la livre	$ .07
Petits pois verts, la livre	$ .05
Rhubarbe, la livre	$ .01½
Fèves	$ .07
Céleri. Colombie-Anglaise	$ .10
Céleri. Manitoba. La douz.	$1.25
Tomates d'Ontario. Le panier	$1.50
Piments. Le panier	$2.50
Choux-fleur. La douzaine	$3.75

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses. Sac de 98 livres	$5.35
Five Roses. 2 sacs de 49 livres	5.45
Five Roses. 4 sacs de 24 liv.	5.55
Purity. Sac de 98 livres	5.35
Purity. 2 sacs de 49 livres	5.45
Purity. 4 sacs de 24 livres	5.55
Royal Houseold. Sac de 98 liv.	5.35
Royal Household. 2 sacs de 49	5.45
Royal Household. 4 sacs de 24	5.55
Maple Leaf. Sac de 98 livres	5.35
Maple Leaf. 2 sacs de 49 livres	5.45
Maple Leaf. 4 sacs de 24 livres	$5.55
Gruau	$3.40—$3.80

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$40.00	$44.00

(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)

"Midland" No 1	$19.00
"Midland" No 2	$17.00
"Red Top" No1	$24.00
"Red Top" No 2	$22.00
No 1 "Upland"	$22.00
No 2 "Upland"	$20.00
No 1 "Timothy"	$28.00
No 2 "Timothy"	$26.00

Autour de la Ferme

Si nous voulons durer et survivre au Canada, si nous voulons devenir un facteur économique de plus en plus important, il importe que tous fassent leur la parole de Mgr Labelle, le grand colonisateur: "Emparons-nous du sol".



GRAINE D'HERBE, DE TREFLE ET DE LUZERNE

Pourquoi ne pas la récolter?

Un fait encourageant à noter, c'est qu'en ces dernières années un grand nombre de cultivateurs, dans l'Est comme dans l'Ouest, se sont convaincus qu'il est avantageux d'employer ce qu'on appelle de la graine produite sur la ferme. Cette conviction s'est même si bien ancrée chez quelques-uns d'entre eux que beaucoup préfèrent cultiver eux-mêmes leur propre graine ou, lorsqu'ils ne peuvent le faire, se procurer de la graine du district ou de la province où ils cultivent plutôt que d'acheter de la graine importée.

Cet emploi de la graine locale intéresse surtout les cultivateurs qui ont besoin d'une provision annuelle de graine d'herbe, de trèfle ou de luzerne, pour foin ou pacages, parce que c'est justement cette sorte de graine qui donne les meilleurs résultats lorsqu'elle est produite dans le district. Prenons par exemple le cas de la luzerne.

Cette plante fourragère si précieuse a été pendant longtemps considérée comme ayant une valeur douteuse dans l'Ouest, parce qu'elle succombait fréquemment à l'hiver. Aujourd'hui nous savons que la provenance de la graine exerce un effet considérable sur la résistance de la luzerne. Nous savons que la graine venant du sud, où les hivers sont relativement doux, donne une récolte qui, dans la majorité des cas, succombe à l'hiver qui suit la saison des semailles. Mais nous savons aussi que la graine venant du nord donne presque toujours une levée résistante et qui continue, pendant bien des années, à produire de précieuses récoltes. En d'autres termes, nous savons que la graine de luzerne produite dans l'Ouest du Canada est de beaucoup préférable à toutes les graines importées pourvu, toutefois, qu'elle soit de toute première qualité en ce qui concerne la pureté et la faculté germinative. Ce que nous avons dit de la graine de luzerne s'applique également à la graine des autres plantes fourragères, c'est-à-dire à toutes les espèces de graminées et de trèfle employées dans l'Ouest. Dans tous les cas la graine de toutes les graminées et des trèfles — pourvu naturellement qu'elle provienne de bonnes récoltes et qu'elle ait été bien cueillie et bien mûrie — qui a été produite dans l'Ouest, a une valeur beaucoup plus grande pour les cultivateurs de l'Ouest que la graine importée venant d'ailleurs.

Dans ces circonstances, nous recommandons fortement aux cultivateurs d'employer de la graine produite au Canada de préférence à toutes les graines importées d'origine douteuse, et surtout de la graine provenant des régions du sud. Nous croyons même que la production de graine de luzerne ou de trèfle ou des graminées dont on se sert dans l'Ouest serait une industrie non seulement avantageuse, mais qui aiderait beaucoup au progrès de la culture mixte dans l'Ouest, tout en rapportant de bons bénéfices aux producteurs de semence.

M. O. Malte,
Agrostographe du Dominion.

PETITS FRUITS POUR JARDINS DE FERME

En ville, pendant la saison des fruits, il est assez rare que l'on ne trouve pas sur la table des fraises, framboises, groseilles ou gadelles mais à la campagne les cultivateurs ne sont pas en général, aussi bien partagés, et cependant la culture de ces fruits est facile. Les cultivateurs qui ont pris l'habitude d'avoir un bon jardin à fruits et à légumes ne voudraient pas s'en passer, et quelle que soit la difficulté de se faire aider, on fait le jardin en premier lieu quand on sait les services qu'il rend. Tout le ménage s'intéresse beaucoup au jardin; le cultivateur peut prendre une demi-journée ou une journée pour faire le gros travail, avant que les champs ne réclament son attention et les façons d'entretien pendant la saison seront données par la famille. Mettez-vous y cet automne.

La fraise, qui est le premier fruit à mûrir est peut-être plus appréciée que tous les autres. C'est elle qui donne les meilleurs rendements pour l'étendue de terre occupée. Pour obtenir les meilleurs fruits le sol doit être riche et les plants pas trop serrés. Il vaut mieux dans le jardin placer les courants à mesure qu'ils se développent, de façon à espacer les plants de cinq à six pouces en tous sens, et retrancher tous les courants de surplus. Les rangées doivent avoir environ deux pieds de large; s'il n'y a qu'une rangée dans le jardin elle peut être plus large. Les variétés qui conviennent le mieux dans l'Est du Canada sont les Sénateur Dunlap, Parsons Beauty, Bubach et Wm. Belt. Dans les parties les plus chaudes de la Colombie-Britannique, les Marshall, Royal Sovereign et Paxton sont trois variétés spécialement bonnes pour la maison. Une rangée de fraises bien entretenue dans un jardin devrait donner une livre de fruits par pied linéaire. Il vaut mieux ne prendre que deux récoltes sur une même rangée et une récolte serait encore préférable.

La framboise vient ensuite par ordre d'importance comme petit fruit. Une seule rangée peut être mise en travers d'une partie, ou d'une extrémité du jardin, ou le long d'un côté, à l'endroit le plus commode. On peut tenir les plants isolés, ou en touffes à cinq pieds d'écartement en tous sens, et laisser environ six tiges par touffe, ou encore en rangées, les plants originaux mis à trois pieds d'écartement dans les rangées et tenus en touffes ou laissés en rangée continue. S'il y a plusieurs rangées on les mettra à six pieds d'écartement. Les tiges doivent être tenues bien éclaircies lorsqu'elles sont cultivées en rangées, pas à moins de six pouces d'écartement. Si elles étaient trop serrées, les tiges seraient trop petites pour produire la meilleure récolte. Dans les plantations déjà établies, on fera bien de supprimer toutes les tiges qui ont porté fruits aussitôt que possible après la cueillette, et enlever les tiges faibles de la pousse de la saison pour que les tiges vigoureuses puissent bien se développer. On propage les variétés de framboises pourpres, comme les Columbian et Shaffer, en couvrant de terre en août les longues pointes grêles des nouvelles tiges. Ces bouts de tiges feront des racines et l'on enlève les plantes enracinées de la tige vers la fin de l'automne. La Herbert est la variété la plus rustique et l'une des meilleures pour la maison. La Cuthbert est très bonne également, spécialement pour les confitures, car elle est plus ferme que la Herbert, mais elle n'est pas aussi rustique. La Colombienne est la meilleure framboise pourpre. Trente-six pieds linéaires de framboises Herbert ont produit cinquante livres douze onces de fruits en une saison à Ottawa, mais la moitié de cette quantité ou disons deux livres par plante constituerait une bonne cueillette moyenne. On aurait ainsi plus de vingt-cinq livres de fruits par année en dix ou quatorze cueillettes. La plantation d'automne réussit tout aussi bien que celle du printemps.

La gelée de gadelles rouges et de gadelles noires est un mets qui paraît trop rarement sur la table du cultivateur, il suffirait cependant de quelques plants dans le jardin de la maison pour en avoir une provision abondante. Six arbustes de gadelles rouges ont produit, en une saison, à Ottawa, soixante-dix-neuf livres de fruits; c'était là une production maximum. La moitié de cette quantité serait une bonne production moyenne. Six gadeliers noirs ont produit soixante-trois livres quatre onces de fruits, mais comme pour les gadelles rouges, la moitié de cette quantité serait une bonne moyenne. Les plants de gadeliers devraient être espacés de cinq ou six pieds, et on peut les planter en automne ou au printemps. Il existe une différence marquée dans la rusticité des gadeliers rouges. Quelques-uns des plus rustiques sont les Rouge de Hollande, Raby Castle, à longues grappes de Hollande et Red Grape, mais elles ne donnent pas des fruits aussi gros et elles ne sont pas tout aussi rustiques que les Croix Rouge, Perfection et Pomona. Les variétés qui rapportent le plus, comme les Fay Prolific, Cerise et Gomette, ne conviennent que pour les parties chaudes du Canada. Parmi les gadelles noires (cassis) le Géant Boskoop donne de très gros fruits de bonne qualité, mais des variétés plus productives, avec des fruits plus gros, sont le Magnus et la Climax.

Les groseilles sont très productives; elles rapportent presque autant que les gadelles rouges. Un très petit nombre d'arbustes suffiraient pour les besoins de la famille. L'une des plus productives à Ottawa est une nouvelle variété créée ici et appelée Mabel. Six arbustes de cette espèce ont rapporté trois cent une livres en cinq ans. On met les groseilliers à peu près à la même distance que les gadeliers, mais ils peuvent être à un pied plus serrés dans les rangs. Les groseilliers plantés en automne réussissent aussi bien que ceux plantés au printemps. Deux des meilleures variétés dans l'est du Canada sont les Downing et Red Jacket ou Josselyn. Sur les prairies la Houghton vient en première place; en Colombie-Britannique c'est la Championne de l'Oregon.

La deuxième larve du ver du gadelier qui dépouille les gadeliers et les groseilliers de leurs feuilles n'a peut-être pas disparu au moment où j'écris ces lignes. Pour la deuxième génération, qui paraît généralement lorsque le fruit mûrit, l'ellébore blanc, dans une proportion d'une once pour 2 gallons d'eau, pour être employé sans danger et il tuera les vers. Si les arbustes ne sont pas protégés contre les vers du gadelier, ils s'affaiblissent, la récolte suivante n'est pas aussi bonne et le fruit peut être brûlé par le soleil. Tous ces petits fruits exigent une abondance de fumier pour produire au maximum.

W. T. Macoun,
Horticulteur du Dominion.

LA JACHERE D'ETE.

La jachère d'été est l'opération fondamentale sur laquelle repose le succès de la culture du grain dans la prairie. Trois facteurs principaux rendent la jachère nécessaire; d'abord la hauteur de pluie est insuffisante dans cette région pour que l'on puisse cultiver du grain tous les ans; deuxièmement, il serait impossible de détruire les mauvaises herbes sans consacrer à ce travail, à intervalles réguliers, toute une saison de végétation. Troisièmement, les cultivateurs qui ont de grandes étendues en culture peuvent employer l'été avantageusement pour préparer une partie de leur terre à recevoir la semence le printemps suivant.

La fréquence de la jachère d'été dépend de la hauteur annuelle de pluie et des mauvaises herbes que porte le sol. En 1917, aux stations de démonstration, deux méthodes ont été comparées: d'une part une année de blé et une année de jachère d'été, et de l'autre, deux récoltes de blé et une jachère d'été. Vingt-trois cultivateurs sur vingt-cinq ont fait rapport que le blé revenait moins cher par boisseau dans l'assolement de trois ans que dans l'autre.

La profondeur du labour varie suivant la nature du sol; le labour doit être superficiel sur sol léger, plus profond sur les sols lourds, qui ont une tendance à former une couche dure au fond du sillon. Sur les sols d'argile de couleur chocolat de la station de Scott, le labour de 6 pouces a donné généralement une plus forte production que la labour moins profond. Lorsque le labour dépassait six pouces de profondeur, la première récolte n'était pas sensiblement plus forte mais il y avait une légère augmentation dans la deuxième récolte enlevée sur les parcelles qui avaient été labourées profondément dans l'année de la jachère d'été.

Deux labours en une même saison sont utiles pour détruire l'herbe et certaines mauvaises herbes mais la récolte de grain n'en est pas plus forte. On a une pousse plus vigoureuse de paille et la récolte mûrit plus tard.

Le meilleur moment pour labourer est après que les mauvaises herbes ont commencé à pousser et avant la saison humide, qui se produit généralement en juin ou juillet. Les jachères labourées en juin exigent moins de façons culturales que celles qui ont été labourées en mai; elles donnent en général une production presque égale. Les jachères d'été labourées en juillet sont généralement remplies de mauvaises herbes l'année suivante et donnent une plus faible production.

La culture du sol avant le labour est plus importante qu'on ne le croit généralement. Les graines de mauvaises herbes sont près de la surface du sol et si celui-ci est gratté au disque ou au cultivateur suivi de la herse traînante ou du tasseur, elles se mettent à pousser dès que la chaleur et l'humidité sont suffisantes. Les scarifages peuvent se donner en automne ou assez tôt au printemps pour que les mauvaises herbes puissent se mettre à pousser avant le labour. On conserve ainsi l'humidité, le labour se fait plus facilement et coûte moins cher. Il est important de herser ou de tasser après avoir disqué ou scarifié, afin de faire monter l'eau près de la surface et de stimuler ainsi la germination des mauvaises herbes.

La culture de la terre labourée a deux objets principaux; détruire les mauvaises herbes et maintenir un tapis de poussière afin de réduire l'évaporation. Pour les sols légers le tassage après le labour est avantageux; pour les sols lourds, la herse et le cultivateur sont les seuls instruments nécessaires. Le disquage pulvérise le sol trop finement dans les districts où les vents soulèvent la terre. Il vaudra mieux pour les districts de ce genre du sud-est de l'Alberta se servir de la désherbeuse. La herse traînante, lorsqu'elle peut être employée, est l'une des meilleures désherbeuses qui existent.

La culture des engrais verts sur jachère n'est pas avantageuse dans les endroits où il tombe moins de 20 pouces d'eau, que la récolte labourée ait été spécialement semée dans ce but ou que ce soit une récolte de mauvaises herbes que l'on ait laissé pousser pour l'enfouir avant que les graines mûrissent. Les récoltes intercalaires, comme la navette, semées après avoir labouré la jachère, réduisent presque invariablement, et dans une forte mesure, la production des récoltes suivantes.

M. J. TINLINE,
Régisseur, station expérimentale, Scott, Sask.

LE BLE DEMANDE PAR LE MARCHE.

Le blé canadien jouit d'une excellente réputation sur les marchés anglais pour deux raisons: sa supériorité naturelle d'abord, due au fait que notre climat est très favorable à la production de grain dur et ensuite l'uniformité peut-être sans égale de sa qualité. Cette uniformité nous la devons à deux facteurs: l'excellent système de classement organisé par le gouvernement canadien et la sage politique du ministère fédéral de l'Agriculture, qui ne reconnait que les variétés de bonne valeur boulangère et qui insiste auprès de tous les nouveaux colons sur l'importance de cultiver des variétés dont le grain puisse être exporté.

Les principales qualités par lesquelles les blés canadiens se recommandent aux meuniers anglais sont la couleur, la dureté et la valeur boulangère, — trois caractères que le producteur fera bien de considérer soigneusement avant de rejeter une vieille variété éprouvée pour prendre une espèce nouvelle et inconnue, non recommandée par les stations agronomiques canadiennes. Pour venir en aide à ceux qui sont encore imparfaitement renseignés sur ce point, nous nous proposons de traiter sommairement de ces trois qualités principales, savoir: couleur, dureté et valeur boulangère et nous efforcer de faire disparaître tous les malentendus qui pourraient exister relativement à leur importance en ce qui concerne le maintien de notre commerce d'importation.

La couleur populaire du blé canadien est la couleur rouge. C'est là un fait généralement admis. Le meunier anglais se méfie des blés blancs et refuse de les payer aussi cher que les blés rouges. Ce soupçon part du fait que fréquemment — mais pas toujours — le blé de couleur pâle est mou et d'une faible valeur boulangère, et le meunier anglais se refuse à courir le risque. C'est là une idée fausse, jusqu'à un certain point, spécialement en ce qui concerne le Fife blanc et le Bobs. Cependant, puisque nous avons des blés rouges qui produisent plus que les autres, et qui sont aussi bons pour la mouture et la valeur boulangère, il n'y a pas de raisons pour que nous continuions à cultiver les blés blancs qui se vendent moins cher.

Le meunier anglais apprécie la dureté de notre blé; pour lui, depuis très longtemps "blé dur" est synonyme de bon blé panifiable, et c'est pourquoi il fait tant de difficultés pour acheter nos blés mous. D'ailleurs, puisque nous avons des blés qui sont à la fois durs, très bons pour la panification (nos meilleurs blés sont très durs) il serait peu sage de mettre notre réputation en péril en cultivant et en exportant des variétés qui ont naturellement des grains mous. Mais cette supposition que le blé mou a nécessairement une faible valeur boulangère n'est pas toujours exacte. Il y a des variétés tendres, très bonnes sous ce rapport, mais comme elles ne sont pas supérieures aux espèces dures et commerciales actuelles, elles n'ont jamais été recommandées au public.

Le blé canadien se recommande spécialement au commerce anglais par sa valeur boulangère. Pour obtenir une bonne farine, qui fait un beau pain, il faut mélanger les blés faibles d'Angleterre avec les blés forts du Canada. Tant que nous produirons du blé qui remplira cette condition nos produits seront bien vus par les meuniers anglais. Mais si le cultivateur se détournait des variétés recommandées et bien connues de blés canadiens pour adopter des espèces inconnues, mal éprouvées, alors notre réputation baisserait. Tous les blés recommandés par le céréaliste du Dominion pour le commerce d'exportation ont été parfaitement essayés et leur valeur boulangère démontrée, et fort heureusement ces blés entrent aujourd'hui pour au moins 80 pour cent dans notre commerce d'exportation.

Nous venons de voir que l'avenir de notre commerce d'exportation dépend principalement du producteur. Il trouvera un guide précieux dans un petit feuillet que vient de publier le céréaliste du Dominion sur les meilleures variétés de céréales. Les variétés de blé recommandées dans ce bulletin sont celles qui permettront de maintenir notre réputation pour la production de blé de choix.

C. E. SAUNDERS,
Céréaliste du Dominion.

Le seigle d'hiver

Il ne s'est pas encore cultivé beaucoup de seigle d'hiver à Rosthern, assez cependant pour que nous puissions en recommander la culture dans certaines conditions: La production du grain à l'acre soutient favorablement la comparaison avec celle du blé cultivé sur jachère d'été, et dans les conditions ordinaires de la culture il est impossible de semer le seigle ailleurs que sur jachère d'été. Cependant, comme le seigle se vend moins cher que le blé, on ne peut pas recommander exclusivement cette céréale simplement comme récolte de grain.

Pourtant le seigle présente certains avantages sur le blé. Il mûrit de une à deux semaines plus tôt que le blé Marquis, et il se recommande ainsi à ses districts qui sont sujets aux gelées précoces d'automne. Il vaut mieux semer en juillet ou en août, au moment où on est le moins occupé de toute la saison. On allonge ainsi d'autant la période des semailles lorsque la main d'oeuvre est rare, et on peut ainsi obtenir une production plus précoce et par conséquent plus forte des autres récoltes de la ferme.

Mais le grand avantage du seigle d'hiver c'est qu'il peut être employé comme pacage de fin d'automne ou de commencement de printemps. S'il est semé en juillet et en août, on peut y mettre les bestiaux en septembre et les laisser jusqu'à ce que le sol soit gelé. Le nombre de bestiaux que l'on peut faire paître sur un champ de seigle varie beaucoup suivant la quantité de pluie tombée en automne, depuis une vache par acre dans une saison sèche comme celle de 1918, jusqu'à deux vaches par acre en une saison très humide. Il convient admirablement aux brebis portières, aux truies et aux veaux de printemps comme pacage d'automne. Au printemps c'est le seul moyen de fournir du pacage pour les jeunes animaux, cochons, agneaux, veaux et poulains. La végétation plus vigoureuse qui résulte immédiatement de ce pacage encouragera sûrement les cultivateurs à semer une récolte de ce genre tous les ans.

Si le seigle n'est pas brouté de trop près, et si l'on enlève les bestiaux vers la fin de mai, la récolte continuera à se développer et à donner une récolte de grain dans la quantité voulue, suivant que le seigle a été plus ou moins rasé.

Le seigle semé en juin avec l'avoine, dans la proportion d'environ 50 livres de seigle à 60 livres d'avoine, fournit un pacage d'automne pour les premiers jours d'août.

Wm. A. Munro,
Régisseur, station exp.
de Rosthern, Sask.

PATRIOTIQUE INITIATIVE

Il fait plaisir de signaler aux lecteurs de la *Liberté* l'activité que déploie la compagnie "Le Comptoir Agricole, Limité". Dernièrement nous donnions le rapport de l'assemblée annuelle des actionnaires qui furent très satisfaits et encouragés du 1918-1919. Celle-ci montrant un notable progrès sur les trois années précédentes, on décida de payer un dividende de 5% sur le capital actions payé, tout en portant à la réserve une somme qui augmente la valeur de chaque action.

Aujourd'hui le Comptoir Agricole, soucieux du progrès des gens de langue française de ce pays, offre une prime de valeur à tout nouveau souscripteur. C'est le livre indispensable à l'homme de progrès: "La comptabilité de la ferme". Ce livre contient des colonnes pour toutes les diverses branches de revenus et dépenses sur la ferme. De sorte que l'on peut facilement constater ce que rapporte de bénéfice chaque source de revenu et établir en un coup d'oeil le bilan général des affaires de la ferme. Il contient 50 pages doubles, dont l'une pour les "déboursés", et l'autre pour les "recettes".

Félicitons le Comptoir Agricole de son initiative patriotique. Répandre ce livre, "La Comptabilité de la ferme", c'est semer des principes d'économie dont la valeur inappréciable se fera sentir sous des aspects de prospérité bienfaisante pour tous ceux qui bénéficient de cette offre avantageuse.

Le moyen de faire de l'économie est à peu près la meilleure leçon dont nous pouvons bénéficier à l'heure actuelle. Le Comptoir Agricole vous en donne l'occasion.

Demandez notre circulaire.
Le Comptoir Agricole,
300 Grain Exchange,
Winnipeg, Man.

LÉGISLATION SCOLAIRE DANS LE MANITOBA

Les Mennonites perdent leur cause en appel. — Juridiction fédérale en matière d'éducation

Winnipeg, 13. — Les Mennonites de la province du Manitoba n'ont pas plus de privilèges que ceux accordés à tous les autres citoyens, d'après un jugement rendu hier par la Cour d'appel du Manitoba. Les droits que les Mennonites réclament d'instruire leurs enfants comme ils l'entendent sont basés sur une promesse du gouvernement fédéral faite en 1873 et que la Cour déclare être au-delà des pouvoirs du parlement de conférer.

La cour a refusé la requête demandant permission d'en appeler au Conseil Privé au lieu de la cour Suprême du Canada, alléguant que cette cause était si claire dans l'opinion des juges que ceux-ci ne se croyaient pas justifiables de changer la procédure ordinaire d'appel.

Par ce jugement la cour décide que le Gouvernement avait l'intention de donner aux Mennonites, comme ils le prétendent, le droit de diriger leurs propres écoles, mais que même dans ce cas le gouvernement du Canada n'avait pas le droit de faire cette concession, attendu que la province du Manitoba possède le droit exclusif de légiférer en matières d'éducation. Il est par conséquent décidé que le gouvernement du Manitoba avait le droit de passer la Loi d'assistance à l'école. Il est de plus décrété par le jugement que cette loi d'assistance s'applique aux Mennonites et qu'ils doivent y obéir.

Par son jugement la cour décide de plus que même si le parlement du Canada avait passé un acte accordant des privilèges spéciaux aux Mennonites, un tel acte serait ultra vires et ne pourrait en aucune manière affecter la législation du Manitoba en matière éducationnelle.

Les tristes effets de la guerre en Serbie

Belgrade, 13. — La guerre a fait de la Serbie un pays d'orphelins. Il y a 200,000 enfants qui ont perdu leur père et mère et 300,000 qui ont perdu l'un des deux d'après les dossiers de la Croix Rouge au département d'Education Serbe. Quelques villes de 10,000 habitants ont de 2 à 3 mille orphelins.

L'occupation de la Serbie durant trois ans par l'ennemi et les subséquentes déportations ainsi que la grande retraite de 1915 qui entraîna avec elle un demi million d'enfants, ont séparé un grand nombre d'enfants de leurs parents.

L'Allemagne s'apprête à relever son prestige

Berlin, 13. — "Il faut que nous nous mettions tout de suite à la construction d'une marine marchande," a dit Mathias Erzberger, premier ministre suppléant et ministre des Finances du gouvernement allemand, dans un discours prononcé devant l'assemblée nationale à Weimar, hier. "Nous devons aussi assister les Allemands à l'étranger avec des fonds d'Etat". Il a promis à l'assemblée que des projets de loi seraient présentés sous peu ayant trait à ces points.

Herr Erzberger déclara qu'il faudra étudier la situation causée par les emprunts car l'Allemagne doit percevoir en taxes annuelles 25,000,000,000 de marks si le pays doit maintenir son prestige.

"La tempête viendra, parce qu'elle doit venir", ajouta-t-il. "Je travaille continuellement au budget régulier qui sera soumis le 1er octobre. Nous devons accomplir aussitôt que possible la liquidation de nos entreprises de guerre."

"Le traité de paix, continua-t-il, nous impose de fortes obligations qu'il nous faudra sincèrement respecter. Une forte taxation des propriétés sera le premier pas vers une réforme financière impériale. Cela rendra possible la diminution de notre dette flottante et l'abolition de ce vicieux régime du papier."

Herr Erzberger déclara aussi que les denrées alimentaires seraient grevées d'impôts. Parlant de l'emploi du travail allemand dans le nord de la France, il déclara que cela constituait le seul moyen de réparation.

"Tout le système de taxes qui sera complété au cours de l'année sera une véritable bénédiction pour le peuple allemand et constituera une puissante aide la reconstruction d'une nouvelle Allemagne plus forte et érigée sur des bases de justice et de démocratie."

L'Italie se plaint d'avoir été abandonnée par les Alliés

Rome, 12. — Le premier ministre Francesco Nitti a déclaré dans un discours sur l'effort de l'Italie qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer du malaise qui pèse sur le pays.

"Le passé de l'Italie, a déclaré le premier ministre, remplit les pages de l'histoire de gloire et de renommée. Dans un état démocrate l'on ne vit pas d'un passé évanoui mais du travail et de l'effort que le passé a faits et que le présent doit s'efforcer à tout prix de perpétuer. C'est à cette tâche que les gouvernements d'aujourd'hui doivent s'atteler.

"Aucun pays n'a plus souffert que le nôtre du conflit ni avec un plus grand esprit de sacrifice. Un demi million de morts témoignent d'une façon silencieuse mais plus frappante que toute autre de l'esprit de l'Italie. Un million d'invalides est une autre preuve de notre apport à la cause de la liberté. Cinq millions et demi d'hommes se sont battus sur une population de 35,000,000 en 1915.

"Avant la guerre notre dette était de $3,000,000,000; par notre entrée dans la guerre cette dette s'est élevée à $16,000,000,000. Plusieurs fois l'Italie a été près de céder à la tâche. L'Italie, contrairement à l'esprit du traité conclu avec les Alliés, demeure seule en guerre contre l'Autriche-Hongrie, faisant face à l'une des plus nombreuses armées du monde, dépassant celle de l'Italie de 100,000 hommes, plus puissante en artillerie et plus forte par ses positions stratégiques.

"De longues années dans les tranchées ont rendu les soldats des armées alliées qui retournent à la vie civile, nerveux et remuants. Nous en voyons les preuves tous les jours dans le monde entier. Nous avons eu des cas de malaise en Italie, mais assez sérieux pour justifier l'alarme. Toutes les tentatives de grève générale dans le pays ont échoué. Les Italiens se font à l'idée que la garantie de l'avenir de leur pays réside dans une plus grande production pour satisfaire aux besoins économiques de l'humanité et le retour aux conditions commerciales normales."

Tant que cette idée imprégnera la masse du peuple italien la crainte d'une révolution de bolshévisme asiatique sera sans fondement.

Un fatal accident aux chantiers maritimes de Lauzon

Québec, 13. — Deux hommes ont été tués, deux sont mourants, dix-huit autres ont reçu des blessures graves et plusieurs des blessures légères alors qu'une passerelle s'est écroulée, hier après-midi, à la nouvelle cale-sèche Champlain, à Lauzon. Les noms des morts et des mourants sont les suivants: Morts: Georges Béland, âgé de 32 ans, de Breakeyville; Alphonse Richard, âgé de 33 ans, de Montmagny. Mourants: Antonio Lecour, âgé de 29 ans, de Bienville; Oscar Rancour, de Lauzon.

L'accident

C'était à la fin de la journée d'ouvrage, vers cinq heures, que le fatal accident se produisit. Deux nombreuses équipes d'ouvriers étaient occupés à réparer deux navires du C. P. R. et quand le sifflet annonça la fin du travail, il y eut une course des ouvriers vers la passerelle qui conduisait d'un autre navire vers la cale-sèche. Cette passerelle était longue d'environ trente pieds et placée à une hauteur de quarante pieds.

Dans leur hâte de se rendre chez eux, une cinquantaine d'ouvriers s'élancèrent en même temps sur la passerelle qui s'écroula alors que les hommes étaient parvenus au milieu. Ils furent précipités sur le sol d'une hauteur de quarante pieds. Les ambulances, les médecins et les prêtres furent appelés en toute hâte.

Scènes navrantes

Les nouvelles de l'accident se répandirent dans la ville de Lauzon et les villages voisins, et les mères, les épouses et les parents anxieux envahirent bientôt le chantier maritime pour s'assurer si les leurs étaient au nombre des vivants ou des morts. C'était un triste spectacle de voir des femmes en larmes essayer de se frayer un chemin vers l'endroit où se trouvaient les blessés.

Un seul homme fut tué raide quand l'accident se produisit, et c'est Georges Béland, de Breakeyville, qui laisse une épouse et onze enfants. Alphonse Richard, de Montmagny, a été si gravement blessé qu'il est mort à l'hôpital deux heures après l'accident. Les médecins de l'hôpital ne s'attendent pas à ce que Antoine Lecours et Oscar Rancour, les deux autres blessés, puissent survivre à leurs blessures.

Les experts de la compagnie avaient déclaré que la passerelle était suffisamment solide, mais ils attribuent l'accident au fait que les hommes passèrent en courant, ce qui fit osciller la structure et causa l'écroulement.

LES EVENEMENTS

La navigation interrompue sur le lac Supérieur

Sault-Ste-Marie, 12. — Quelques fils télégraphiques seulement permettent les communications avec les autres villes, la navigation sur les lacs est pratiquement suspendue et le commerce chôme par suite des feux de forêt qui sévissent dans la partie est de la péninsule supérieure du Michigan.

Les fils de télégraphe et de téléphone ont été coupés par les feux de Soo Junction, dimanche soir, mais le service a été partiellement repris tard hier soir. Aucun des villages n'était menacé lundi par la conflagration. Une résidence de Soo Junction a été détruite hier.

La navigation sur la rivière Ste-Marie et les écluses du gouvernement ont été fermées à cause de la fumée. Trois transports de fret auraient donné sur la côte. Les inspecteurs des incendies du fédéral et de l'Etat sont attendus aujourd'hui et doivent visiter le district.

* * *

Sault-Ste-Marie, Ont., 12. — Jusque tard hier soir et depuis 11 heures dimanche soir, aucun navire n'a passé dans les canaux en route vers le nord et seulement deux sont passés en destination du sud.

La fumée des feux de forêts se répand sur la rivière et sur le lac Supérieur, obscurcissant la vue dans toutes les directions. La navigation a pratiquement été interrompue.

A tout instant on entend les signaux d'alarme donnés par les sirènes des navires ancrés dans le port. C'est la pire situation qu'ait encore vue la navigation depuis des années.

Le prix du sucre est fixé aux Etats-Unis

Chicago, 12. — M. Henry G. Roloph, à la tête du bureau fédéral des vivres, a fixé aujourd'hui le prix du sucre à 12 sous la livre comme étant un juste prix à charger aux consommateurs. Il a déclaré que tout marchand de détail qui chargeait plus que ce prix devenait un "profiteur outrageant". Durant plusieurs semaines, des épiciers demandaient 16 sous la livre.

Agissant sur des instructions reçues de Washington, M. Julius F. Smietanka collecteur du revenu pour le district de Chicago, qui inclut maintenant Peoria, a reçu des ordres permettant la "rectification" du whiskey. Comme résultat de ces ordres, on dit que des milliers de barils de boisson sont actuellement mis en bouteilles par les vendeurs qui se préparent à la vente quand la prohibition de guerre aura été abolie.

Un manufacturier a honte de ses profits

Londres, 12. — La Chambre anglaise, après avoir entendu le discours de Sir Auskland Geddes, ministre du service national et de la reconstruction, qui a déclaré que les profiteurs étaient cause du malaise qui régnait dans le pays, a adopté, hier soir, en seconde lecture, le bill du gouvernement pourvoyant à la poursuite et à la punition des personnes trouvées coupables d'accaparement de profits exagérés. Le bill fut supporté en seconde lecture par le parti ouvrier et le vote fut de 251 à 8.

Sir Auckland Geddes, qui dirige le bill pour le gouvernement, a déclaré que cette loi aurait un effet salutaire sur les profiteurs. Le ministre a déclaré qu'un manufacturier du nord de l'Angleterre lui avait dit qu'il avait "honte des profits qu'il faisait". Il ajouta que des chaussures qui se vendaient de 15 à 25 shillings dans le gros se vendaient ensuite en détail de 50 à 60 shillings.

Le bill est actuellement devant un comité général avant qu'il ne soit adopté définitivement.

Double noyade au Beach

Winnipeg, 18. — George Lynch et Jack Waters ont perdu la vie hier au Beach. Waters fut emporté par un courant souterrain alors qu'il se baignait tout près de la grève. Lynch, qui ne savait point nager, alla à son secours mais lui aussi fut entraîné par le courant. Un de leurs amis qui se baignait avec eux par deux fois réussit à saisir la main de Lynch, mais le courant était trop fort et il ne put le sauver. Le corps de Lynch fut après quelques minutes retiré de l'eau. Tous les efforts de respiration artificielle furent vains. Le cadavre de Waters n'a pas encore été retiré. Waters est survécu par son épouse et deux enfants, dont l'un n'a que quelques semaines. Lynch, revenu récemment du front, était célibataire.

La guerre aux profiteurs

Washington, 16. — Les fonctionnaires du gouvernement ont opéré de nombreuses saisies de viandes en entrepôt. Plusieurs profiteurs ont été mis sous arrêts.

A Detroit il a été confisqué du beurre et des oeufs pour la somme de $442,767. Ces produits seront mis en vente le 25 août. A Chicago deux agents à commission ont été arrêtés sous l'inculpation de profits illicites sur le sucre. D'autres arrestations vont suivre.

Les fonctionnaires fédéraux à Kansas City ont demandé la permission de saisir 75,000 livres de fèves en entreposage. On a annoncé officiellement que l'on a découvert que des milliers de tonnes d'aliments avaient été cachées à Boston. Les fonctionaires fédéraux à New-York annoncent qu'ils commenceront la semaine prochaine la saisie d'importantes quantités d'aliments qui sont en entrepôt dans cette ville.

Boston, 16. — Trois agents du département de la justice ont saisi 16,588 sacs de farine aux entrepôts de la Market Warehouse.

Détroit, 16. — Au cours d'une seconde descente des inspecteurs fédéraux, il a été saisi 7,404,000 oeufs et à peu près 300,000 livres de beurre.

Le beurre et plus de 2,300,000 oeufs appartenaient à la Fox River Butter Co. Plus de 5,000,000 d'oeufs appartenaient à H.-L. Brown Co., de Chicago.

Saint-Louis, Mo., 16. — 42,026 caisses d'oeufs, soit 16,569,360 oeufs, ont été saisis aujourd'hui. Ils sont la propriété de sept compagnies.

Chicago, 16. — John-F. Campbell et John E. Bunker, deux des principaux fonctionnaires de la compagnie John-F. Campbell, sont inculpés de violation de la Loi du Contrôle des Vivres. Ils auraient fait l'achat d'une énorme quantité de sucre à 8.82 le cent livres et l'auraient revendue à $13 le cent livres.

Condamnation d'un bigame. Il avait 8 femmes; dont l'une deux fois épousée

New-York 16. — M. Charles Hugh Wilson, qui a confessé lui-même qu'il avait sept femmes vivantes, a été trouvé coupable de bigamie et condamné à passer trois ans et demi au pénitencier Sing Sing, où il entreprendra la réforme de la prison, a-t-il annoncé. Wilson est âgé de 48 ans et s'est marié deux fois avec une de ses sept femmes. Le Juge Wadhams a déclaré qu'il lui aurait donné cinq ans de pénitencier, mais qu'il lui a enlevé 18 mois parce qu'il avait passé cette période au pénitencier du Wisconsin pour vol. Ce vol avait été commis par un autre homme qui s'en était confessé lui-même dans la suite.

Wilson débuta dans sa carrière matrimoniale, en 1900, alors qu'il épousa Mlle Elisabeth Mal Stanton, de Davenport, Iowa. Après que trois enfants lui furent nés il quitta sa femme et épousa Mlle May Bailey à Whyteville, Virginie-Ouest. Ceci se passait en 1908. Moins d'un an après il eut sa troisième aventure et épousa Mlle Ethel C. Moore, en mars 1909.

Quatre années plus tard il unissait sa destinée à Mlle Louise Davis à Détroit et se mariait de nouveau avec elle un peu plus tard à Pittsburgh. L'année suivante il choisit son épouse à New-York et se maria avec Mlle Caroline K. Norris. En août 1915, il se mariait à Philadelphie avec Mlle Wilhemina C. Jaggard, de cette ville, et contractait ainsi son sixième mariage.

Son dernier mariage eut lieu à New-York en 1916 quand il épousa Mlle Fay Jeannette Ziff. D'après un rapport de la Parkhurst Society, à laquelle société sa dernière épouse fit appel après qu'il l'eut laissée, Wilson est né à Barnesville et est le fils d'un ministre méthodiste écossais.

Il est voyageur de commerce et servit comme instructeur physique ou secrétaire de la Y. M. C. A., à Sedalia, Davenport, Iowa, Kansas City, Knoxville et Burlington.

M. King candidat dans Glengarry-Stormont

Toronto, 14. — Une dépêche spéciale d'Ottawa au "Globe" dit:

"L'hon. Mackenzie King, élu récemment chef du parti libéral, briguera les suffrages dans la circonscription électorale de Glengarry et Stormont, actuellement vacante, d'après les déclarations provenant de source digne de foi.

Les électeurs de Glengary sont pour la plupart d'origine écossaise et canadienne-française. M. King est de descendance écossaise et sa candidature dans ce comté sera assurément populaire. Cette circonscription est traditionnellement libérale et Stormont, qui a été ajouté dernièrement, est toujours contestée.

On dit qu'il y aura un candidat représentant les fermiers sur les rangs dans Glengarry. Cela soulèverait quelque difficulté, car il ne serait pas de bonne augure pour M. Mackenzie King de commencer sa carrière comme chef libéral en adversaire de l'organisation des fermiers.

PROPAGANDE!

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au Comité de Propagande LaVérendrye, St-Boniface:

DE "L'ACTION FRANCAISE"

"Almanach de la Langue Française": 1916 $ .15
"Almanach de la Langue Française": 1917 $ .15
"Almanach de la Langue Française": 1918 $ .15
"Almanach de la Langue Française": 1919 $ .20
"La Fierté": R. P. Louis Lalande, S.J. $ .10
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx $ .10
"La Veillée des Berceaux": Edouard Montpetit $ .10
"Refrains de Chez Nous" $ .10
"La Langue Gardienne de la Foi": Henri Bourassa $ .2[illegible]
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. $ .1[illegible]
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx $ .1[illegible]
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain $ .10
"Pour la Défense de nos Lois Françaises": A. Perreault $ .2[illegible]
"La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles $ .10
"La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx $ .7[illegible]
"Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx $ .2[illegible]

DE LA L. R. F. A., ETATS-UNIS

"Le Français dans nos Ecoles" $ .0[illegible]
"La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin $ .02
"La Reconstruction Sociale" $ .0[illegible]

DIVERS.

"Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe $ .60
Edition populaire $ .25
"Contes Historiques" en images $ .15
"L'Instruction Obligatoire" $ .05
"L'Ecole Obligaoire": Mgr L.-A. Paquet $ .05
"Le Premier Patron du Canada": R. P. Lecompte, S.J. $ .05
"Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. $ .05
"Le Docteur Painchaud": C.-J. Magnan $ .05
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa $ .10
"L'Ecueil Démocratique": Mgr L.-A. Paquet $ .10
"La Faillite de l'Autorité dans la Société et la Famille" $ .10
"L'Eglise Catholique au Canada" $ .10
"Les Choses qui s'en Vont": Fr. Gilles, C.F.M. $ .25
"Notre Jeunesse": Guy Vanier $ .10

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis.

Adressez vos commandes à:
COMITE DE PROPAGANDE LaVERENDRYE,
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man

Candidat des fermiers

Simcoe, Ont., 14. — Les Fermiers Unis du comté de Norfolk ont mis en nomination M. Jos. Griedland comme leur candidat pour le comté de Norfolk Sud aux prochaines élections provinciales. M. Griedland a été préfet du comté en 1917.

$140.00 par jour avec un alambic

St-Cathérines, 15. — Une descente de nuit conduite par la police de Welland a eu pour résultat l'arrestation de Mike Houcle et Mike Koyichice sous l'accusation d'avoir violé l'acte de la tempérance d'Ontario et l'acte fédéral du revenu. Ces individus, prétend-on, avaient un alambic dans une grange sur une terre du comté de Thorold.

D'après la police, ces hommes fabriquaient quotidiennement dix gallons d'alcool brut. Ils faisaient ensuite un mélange composé de quatre parties d'eau et d'une alcool qu'ils vendaient au taux de $7 la pinte. Leurs recettes quotidiennes s'élevaient à $140.

De Toronto à Montréal en aéroplane

Montréal, 14. — Trois aviateurs ont atterri sains et saufs, hier soir, au terrain du Country Club, à Saint-Lambert. Ils ont fait le voyage de Toronto. Ces aviateurs sont le Lieut. A. Raymond, de cette ville, le Lieut. Wiltshire et le pilote Maxwell.

Les trois aviateurs sont partis de Toronto, hier à 9 heures. Ils ont fait trois arrêts en chemin: à Colbourg, Ont., à Morrisburg et à Vaudreuil.

Un lunatique marié à huit femmes

New-York, 14. — L'enquête n'a pas révélé si c'est la conséquence d'un voeu ou si c'était simple fantaisie de philogyne, mais toujours est-il que le suave Charles H. Wilson, de Wisconsin, a été traduit devant le juge Wadhans, accusé de polygamie.

En comparaissant, le juge interrogea:

— "Coupable ou non?
— Coupable!
— Combien de fois?
— Huit fois...

L'audience resta ahurie en voyant le petit homme en boule répondre ainsi en rougissant comme une gamine.

Le juge intéressé demanda le récit des huit incidents.

— "Je suis un zélateur du Y. M. C. A., un voyageur de commerce et j'étudie la bible tout en étant aussi un instructeur de gymnastique, raconta Wilson.

— Allez! dit le juge.

— Dans la bible j'ai surtout étudié la vie de Salomon, David et Jacob, et j'appris que tous avaient eu de nombreuses femmes.

— Quelles espèces de femmes avez-vous épousé?

— Elles étaient toutes fidèles, chrétiennes, économes, répondit Wilson avec dignité.

— Pourquoi vous ont-elles épousé?

— Elles vinrent à moi dans leur détresse et je fus miséricordieux.

— Expliquez! Comment pouviez-vous supporter et faire vivre autant de femmes?

— Bien, je gagne de $50 à $60. Quatre de mes femmes étaient des veuves et avaient de la fortune, quand je les épousai. Mais huit mariage couvrent une période de 19 ans. Je rencontrai toutes mes femmes à l'église et je les aimais toutes."

Bébé avec quatre jambes et quatre bras

New-York, 15. — Mme Mary Pierafesa, du No 17v est de l'avenue New-York, Brooklyn, a donné naissance, hier soir, à l'hôpital St-Mary, de Brooklyn à une fille possédant quatre bras et quatre jambes. La mère et l'enfant se portent bien. Les bras additionnels prennent audessus des bras ordinaires et les jambes au-dessus des jambes ordinaires. Les quatre membres extraordinaires sont de grandeur normale.

L'émigration allemande en Argentine

Buenos-Aires, 14. — Le journal "El Diaro" dit aujourd'hui que le baron von Dem Bossche Haddenhausen, ex-ambassadeur allemand en Argentine qui est arrivé ici au commencement de ce mois, représente un syndicat allemand de colonisation dont les membres viennent en Argentine pour acheter des terres afin d'accommoder les Allemands qui désirent venir s'établir dans ce pays.

Le journal affirme que le Baron et ses collègues ont déjà fait l'acquisition de 12,000 hectares (28,540 acres) de terrain et échangent souvent des télégrammes avec Berlin.

Les criminels allemands de la guerre

Paris, 15. — Les soldats allemands accusés de crimes dans les régions occupées commencent à arriver à Lille, mandent les dépêches de cette ville à la "Liberté". Les prisonniers sont incarcérés dans la citadelle où ils demeure ont en attendant leur procès.

Parmi ceux qui sont arrivés sont le lieutenant Dinder, accusé de malversation et de vol au sujet de réquisitionnement des approvisionnements, et le lieutenant Schmitz, accusé d'avoir volé de la vaisselle d'argent. Deux autres ont été arrêtés à Strasbourg et attendent d'être transportés en France. Des mandats d'arrestation ont été émis contre d'autres, parmi lesquels le général von Zolner, accusé d'avoir ordonné la déportation de jeunes hommes et de femmes de Lille.

Le traité de paix est ratifié par le roi

Londres, 15. — Le roi Georges a donné son assentiment à l'acte passé au parlement ratifiant le traité de paix allemand. Cet acte devient donc loi.

Une saisie de 225 caisses de whiskey à Toronto

Toronto, 15. — "Je donnerais $30,000 pour ne pas comparaître en cour sous cette accusation."

Telles sont les paroles dites à un inspecteur provincial des licences ce matin à la suite de la plus grosse saisie de boisson encore faite par le gouvernement depuis l'établissement de la prohibition.

Certains citoyens en vue de Toronto rassemblés dans un hôtel de la ville ont été arrêtés ca matin et quelques autres sont recherchés par la police qui a découvert un coffre sur la voie ferrée ce matin. Ce coffre contenait 225 caisses de whiskey envoyées de Montréal à Toronto.

Les noms de ceux qui ont été arrêtés n'ont pas été publiés.

L'équipage d'un navire trouvé ivre

Londres, 15. — Un marconigramme reçu à Queenstown du navire réservoir "War Khan" dit que le navire a rencontré un autre vapeur au milieu de l'océan et a trouvé tout l'équipage saoûl, le capitaine immobilisé par des autres officiers et mis aux fers. L'équipage du "War Khan" a arrêté l'équipage de l'autre navire et fourni assez d'hommes pour piloter le vapeur jusqu'à Brest, où il se destinait. On n'a pu déchiffrer le nom du vapeur sur le marconigramme du "War Khan."

Des dépêches spéciales de Queenstown disent que le navire sur lequel est arrivé la mutinnerie est le navire américain "Mariya". Elles ajoutent que les nègres qui étaient à bord du vapeur se sont mutinés et ont emprisonné les officiers. Le vapeur allait à la dérive lorsqu'il fut rencontré par le War Khan. Les feux étaient éteints.

Les statistiques maritimes que l'on a pu se procurer ne donnent pas le nom du navire américain "Mariya". Le navire anglais "Mariya" partait cependant de Baltimore à destination de Brest le 22 juillet.

Fin du procès de Ford.—Il obtient 6 sous de dommages-intérêts

Mount Clemens, 15. — Le jury ce soir a accordé à M. Henry Ford six sous de dommages-intérêts contre le "Tribune", de Chicago, qui l'avait traité d'anarchiste.

M. Orvy Hulette, président du jury, déclara qu'il y avait eu neuf tours du scrutin, et que le premier votait, huit contre quatre, d'accorder quelques dommages-intérêts à M. Ford.

"Est-ce que l'adjuration des six sous exprime les sentiments du jury sur la cause?" demanda un reporter à M. Hulett.

"Oui, répondit le juré, c'est à peu près là ce que nous en pensons."

Mtre Alfred Murphy, l'avocat de M. Ford, a dit:

"Le point principal de cette cause a été déterminé en faveur de mon client. Il a été vengé devant la loi. La somme de dommages-intérêts était pour lui d'importance secondaire. Non seulement il s'est vengé mais son attitude de citoyen américain a été justifiée après un procès où on a soulevé contre lui toutes les questions que l'ingéniosité et la recherche ont pu découvrir. Ses amis sont tout à fait satisfaits."

Mtre Weymouth Kirland, un des avocats de la "Tribune" après le jugement, a dit:

"A notre idée, nous avons remporté une victoire importante, car en terminant son plaidoyer pour M. Ford, Mtre Alfred Lucking déclarait qu'un jugement de moins d'une forte somme de dommages-intérêts serait une défaite pour son client."

De graves émeutes en Irlande

Londonderry, 16. — Les émeutes et le pillage ont marqué le cours de la nuit dernière jusqu'au matin. Les troupes ont chargé la foule mais n'ont pas fait feu. Les militaires furent l'objet d'une bordée de pierres et de projectiles de toutes sortes lorsqu'ils voulurent disperser une manifestation nationale. La police calcule que les pertes pécuniaires résultant du pillage et des émeutes s'élèveront à des milliers de livres.

Les troubles ont commencé lorsque les nationalistes ont mis le feu à un grand nombre de barriques de goudron qu'on avait placés sous un arc qui portait le portrait d'Edouard de Valera, président de la république irlandaise. Les nationalistes chantaient le "chant des soldats" et les unionistes répliquaient par le chant national.

Un détachement de troupes sépara les deux factions et un autre tenta de disperser la populace en la chargeant plusieurs fois.

Les manifestants lancèrent les briques et des pierres sur les soldats et un militaire fut grièvement blessé. A la fin, les nationalistes durent retraiter à leurs propres quartiers. Les vitrines furent brisées et les boutiques pillées par la foule et toute la ville resta dans la noirceur pendant la nuit dernière. On craint une répétition de pillage et d'émeutes ce soir.

Plusieurs coups de revolver se sont fait entendre pendant les émeutes, mais on n'a reçu aucun rapport de morts ou de blessés. Les troupes déclarent qu'elles n'ont jamais fait feu et que lorsqu'elles avançaient sur la foule, leurs baïonnettes pointaient dans l'air.

A Belfast

Belfast, 16. — Dix excursionnistes nationalistes ont été blessés au cours d'une rixe qui a eu lieu vendredi avec des orangistes à Lisburn, comté de Down. De graves émeutes ont aussi eu lieu à Coal Island, comté de Tyrone.

Les troubles de Lisburn, commencèrent après que les nationalistes eurent assisté à la démonstration de la "Journée des Dames" à Louth. Au cours de l'émeute de Coal Island, plusieurs agents de police et officiers ont été grièvement blessés.

Manifeste ouvrier en Belgique

Bruxelles, 14. — Le parti du Travail a publié un manifeste demandant au peuple d'appuyer un mouvement général contre la cherté de la vie dans une lettre adressée au premier ministre, suggère une liste de mesures pour empêcher la hausse des prix des denrées essentielles, pour encourager la culture des produits alimentaires sur les terrains des particuliers et pour assurer la distribution égale des produits importés.

D'autres mesures qu'on a proposées sont pour la réquisition du blé, du sucre, du lait et du beurre, la fixation par le gouvernement des prix des denrées alimentaires, du charbon, des vêtements et des chaussures. Le parti préconise aussi l'instruction des ménagères et l'ouverture de négociations internationales afin d'obtenir une échelle fixe des prix pour certains articles essentiels. Il désire aussi l'établissement d'un tarif international pour le transport et un système de crédit international pour procurer de l'aide aux pays dévastés durant la guerre.

Loi importante en Angleterre contre les profiteurs

Londres, 13. — La Chambre des Communes, après un chaud débat, ce soir, a adopté un amendement au bill sur les profiteurs autorisant la Chambre de Commerce, après enquête, à fixer les prix de gros et de détail. Le vote a été de 132 voix contre 95.

L'amendement a reçu une violente opposition, entre autres de lord Robert Cecil, ancien ministre du commerce pendant la guerre, qui exprima son étonnement que le gouvernement accepte un amendement détruisant tout la base du bill et révolutionnant le commerce du pays. Sir Donald MacLean, chef libéral, a aussi dénoncé l'amendement en le qualifiant de "socialisme de la sorte la plus sale.

Au cours de la discussion sur le bill, sir Auckland Geddes, ministre du service national, déclara que le bill autorisait la Chambre de Commerce à fixer les prix dans les cas où la société était saignée par quelque combine nationale ou internationale formée dans le but de monter les prix. Un amendement demandant à faire rentrer les locations dans le bill fut rejeté.

Un amendement stipulant que le bill ne soit pas rétroactif fut adopté malgré une forte opposition de la part des libéraux et des conservateurs. Un amendement fut accepté à l'effet que la moyenne des profits d'avant-guerre ne devait pas être considérée comme irraisonnable. M. Andrew Bonar Law, le porte-parole du gouvernement, expliqua que malgré les pouvoirs donnés à la chambre de commerce, le gouvernement n'avait pas l'intention de faire face au profitage par un système général fixant les prix dans tout le pays, car cette conduite arrêterait l'approvisionnement.

Avertissement aux profiteurs

Washington, 14. — D'importants événements sont survenus dans la lutte du gouvernement contre la cherté des vivres.

Un des plus intéressants est la déclaration du procureur général Palmer disant que la première condamnation d'un profiteur de guerre venait d'être annoncée. Le procureur du district, M. Lucey, a envoyé un télégramme de Binghampton, New-York, disant que l'on avait condamné un épicier détaillant à une amende de $500 pour avoir vendu du sucre à quinze sous la livre.

On n'a pas publié les détails de l'affaire et l'on ne sait pas au juste en vertu de quelle loi la plainte a été portée.

"Quelques poursuites sévères contre les profiteurs dans chaque Etat feront disparaître ces abus", a dit M. Palmer. Afin de punir les personnes coupables d'avoir amenée une hausse exorbitante dans les prix ou d'avoir amassé des denrées afin d'en augmenter les prix, M. Palmer a soumis aux comités d'agriculture du Congrès la rédaction d'un amendement à l'acte du contrôle des vivres, étendant l'application de la loi aux denrées alimentaires et aux vêtements et pourvoyant à l'imposition d'une amende de $5,000 ou 2 ans de prison ou les deux pour violation de la loi.

Le président Haugen, du comité de la Chambre, a annoncé que l'amendement serait étudié immédiatement par un sous-comité et qu'un rapport sera probablement publié aujourd'hui.

M. Palmer dit que l'on a appris que des réserves de provisions avaient été mises en entrepôts dans au moins six Etats. Il ne voulut pas spécifier, mais on croit que le Nouveau-Jersey est un de ces six Etats.

Les rapports reçus au département montrent que l'organisation de comités pour les prix justes se fait avec rapidité.

L'effet de la campagne du gouvernement a été indiqué par la revision des prix pour le surplus des vivres de l'armée faite par le département de la guerre. Des réductions furent faites dans le but "de rivaliser avec les marchands détaillants."

Le haut coût de la vie continue à être l'objet des débats au Congrès.

Une femme d'importance, qui avait un procès, vint solliciter en sa faveur le Président de la cour. Comme ce magistrat ne lui avait pas fait l'accueil qu'elle croyait lui être dû, elle dit, en passant dans l'antichambre, mais assez haut pour être entendue:

"Peste soit du vieux singe!"

Le lendemain, l'affaire fut appelée, et la femme gagna son procès. Elle courut aussitôt remercier le Président, qui, pour toute vengeance, se contenta de lui dire:

"Sachez, madame, une autre fois, qu'un vieux singe est toujours disposé à faire plaisir aux guenons"

Un plaideur se présente chez un célèbre avocat, et le prie de se charger de sa cause;

"Votre affaire est excellente, lui dit l'avocat, mais je suis fâché que vous veniez si tard, je me suis engagé ce matin à plaider pour votre adversaire.

— Mais si ma cause est bonne, la sienne ne peut l'être.

— C'est ce que nous verrons à l'audience, répondit l'avocat.

L'on était en répétition; le jeune premier disait à la jeune première:

— Vous n'entrez pas dans votre rôle! Plus de passion, plus de vie. Voyons, voici un passage important: je suis à vos pieds, je vous peins ma flamme, votre mari entre! Que lui dites-vous?

— Je lui dis de s'en aller, répond impassiblement l'actrice.

Dans une maladie assez grave, l'abbé de Voisenon, qui avait peur du diable, fit venir le Père de la Neuvîlle: "Mon Père, dit-il en le voyant à son chevet, je ne veux point aller en enfer.

— Si vous persistez à faire des opéras comiques, cela pourrait bien vous arriver, cependant, répondit le jésuite; et ce ne serait pas le tout de brûler en enfer, il vous arriverait bien pis.

— Eh! quoi donc?

— Vous y seriez sifflé, mon pauvre ami!

Quel est l'homme qui contribue le plus à essuyer nos larmes? — Le marchand de mouchoirs.

COLONISATION

Nous prions les cultivateurs qui auraient besoin de main d'oeuvre de s'adresser au Comité de Colonisation, 198, rue Aulneau, Saint-Boniface.

Nous pourrions peut-être leur donner satisfaction. Tous les jours, des colons s'adressent à nous pour avoir de l'ouvrage sur les fermes en attendant de s'établir eux-mêmes.

Que ceux qui auraient besoin de couples ou d'hommes nous avertissent au plus tôt.

COMITE DE COLONISATION "LaVERENDRYE",
198, rue Aulneau, Saint-Boniface.

Quelle est la bienfaitrice à laquelle on tourne dos au moment même où elle nous rend service? — Une chaise.

Pourquoi est-il dangereux de se promener au soleil? — Parce qu'alors on s'expose au plus grand des astres.

Qu'est-ce qui se laisse brûler pour garder un secret? — La cire à cacheter.

N'est-ce pas une calomnie de prétendre que les tortues vont lentement? — Evidemment, puisqu'au contraire elles marchent toujours ventre à terre.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 60 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

GEORGE DORVAL PIANISTE, gradué du "New England Conservatory" de Boston. Organiste à la cathédrale. Résidence: 43 rue Dumoulin, Sainte-Boniface. Téléphone Main 2022.

ON DEMANDE une institutrice avec diplôme anglais et français, pour l'école Prestwick, La Salle, Man., **E. A. Haide, Sécrétaire-trésorier.**

A VENDRE.—A La Broquerie: près de la gare et du village une demie section, en deux morceaux, 112 et 166 acres. Maison et dépendances. Conditions de paiement faciles. S'adresser à **M. Hermidas Granger, Saint Brieux, Sask.**

Bon forgeron demandé.—Paroisse canadienne-française, église, couvent. Boutique de forge avec outillage à vendre ainsi qu'une bonne résidence. Le tout: $1250. Partie comptant, balance: termes faciles. Excellente place pour Canadien-français qui veut vivre au milieu des siens. S'adresser à **H. R. Lajoie, casier postal, 112, Dunrea, Man.**

Canadiens Francais.—A vendre bonnes fermes, tout près du village de Dunrea. Paroisse canadienne-française, église catholique, couvent et bonne école. Termes faciles. Pour plus de renseignements s'adresser à **H. R. Lajoie, casier postal, 112, Dunrea, Man.**

ON DEMANDE une institutrice pour l'école St Avila (école Champagne) St-Norbert, Man. S'adresser à **Joseph Bohémier, sécrétaire-trésorier.**

INSTITUTEUR. Homme ou fille. Certificat de 2 ème ou 3ème classe. Avec expérience. Commencera les premiers jours de septembre. Pour école Lalonde. No. 1755, Suffren, Man. S'adresser à **Auguste Pichette, sécrétaire-trésorier, Suffren, Man.**

INSTITUTRICE. Certificat de troisième classe, capable d'enseigner le français et l'anglais. Commencera le 15 août. Ecole Thibert. Pour plus de renseignements, s'adresser à **Jos. Patenaude, Guynemer, Man. Thibert No. 1740.**

ON DEMANDE un couple ou un homme et une fille âgés pour demeurer avec une personne âgée. S'adresser à **89 rue Berry, Norwood.**

SERVANTE GENERALE demandée. Bons gages. S'adresser à **M. de la Giclais, 603 Gertrude, Winnipeg.**

PIANO à vendre. En bonne condition. S'adresser à **Mme Dufort, 471 rue Des Meurons, Saint-Boniface.**

SERVANTE GENERALE demandée. S'adresser au docteur Laurendeau, coin des rues Hamel et Ritchot, St- Boniface.

INSTITUTRICE demandée. Parlant le français et l'anglais. Diplôme seconde ou troisième clase ou un permis. Pour l'école Precourt 1634. **J. E. Garreau, sécrétaire-trésoirier, Cayer, Man.**

ON DEMANDE couturières pour machine à coudre Singer et finisseuses. S'adresser à **256 rue Logan, téléphone Garry 3084.**

A VENDRE un quart de section situé à trois milles et demi à l'est de Notre-Dame-de-Lourdes, 115 acres en culture. Et une demie section située à un mille et quart à l'ouest de Notre Dame de Lourdes. 240 acres en culture. Les trois quarts peuvent se mettre tout en culture. Pour traiter s'adresser à la **famille Civier, Notre-Dame-de-Lourdes, Man.**

INSTITUTEUR. Homme ou fille. Certificat de 2è ou 3è classe. Pouvant enseigner l'anglais et le français, pour l'école Montcalm No 984. S'adresser à **Joseph Comte, sécrétaire-trésorier, Notre-Dame-de-Lourdes, casier 78.**

CHANT. M. L.-S. Hélie, ténor, autrefois de New-York, soliste à la cathédrale de Saint-Boniface, prend des engagements pour concerts, recitals, et donne des leçons de chant. Studio: **126 rue Aulneau, Saint-Boniface. Tél. Main 5278.**

INSTITUTEUR. Pour l'école No 913 Hesslewood. Certificat de 2è classe. Commencera le 1er septembre. Dire expérience et salaire demandé. Références. S'adresser à **N. Robinson, sécrétaire-trésorier, Oak Lake, Man.**

MAISON. On demande à acheter maison dans les environs de Saint-Boniface. Environ $2,000. Payable comme loyer. S'adresser à **N. P. 336 Saint-Jean-Baptiste, St-Boniface.**

THE T. EATON Co LIMITED
WINNIPEG CANADA

INSTITUTRICE demandée pour enseigner à l'école Barras, No. 1947. S'adresser à **Benjamin Ledet, Saltel, P. O., Man.**

SAINT-BONIFACE

Mlle Malvina Daignault, 107 rue Victoria, est partie le 11 pour Regina, Gravelbourg, en promenade chez des parents et des amis.

* * *

Dimanche soir, les amis de M. Paul Prince se sont réunis chez lui pour lui exprimer les témoignages de leur cordiale amitié. M. Paul Prince s'en va étudier la théologie au Grand Séminaire de Montréal.

* * *

M. Charles Tétreault, fils de M. J. Tétreault, de la rue Aubert, nous revenait hier soir de France, où il servait d'interprète dans l'armée américaine.

* * *

La retraite fermée des jeunes filles de l'A. C. D. F. de Saint-Boniface s'est ouverte vendredi dernier chez les Soeurs de Jésus Marie, et s'est terminée ce matin. Elle fut prêchée par le R. P. Bournial, S.J.

* * *

M. le docteur Amyot, Mme Amyot et leurs enfants, retour d'un séjour dans la province de Québec, ont été, ces jours derniers les hôtes de M. Godias Brunet. M. le docteur Amyot a été un condisciple de collège de M. Brunet. Ils ne s'étaient pas vu depuis 15 ans.

* * *

Mlles Marie et Albertine Brunet, de Montréal, sont en visite chez leurs frères, MM. J.-O. Brunet et Godias Brunet.

* * *

M. le juge Prendergast et M. J.-P. Tremblay ont eu la visite de M. le juge Noël, d'Edmonton.

* * *

MM. Henry et Cyrille Samyre sont partis pour un voyage de quelques mois en Belgique.

* * *

M. et Mme Charles Marchand, de Sainte-Amélie, Man., après quelques jours de visite à leurs parents de Saint-Boniface, sont partis pour la Belgique.

* * *

M. Louis Chabalier, depuis quatre ans au front, a repris son poste de professeur à l'Académie Provencher.

* * *

Le Révérend Frère Louis Tyne, du Collège Chaminade, de Saint-Louis, Etats-Unis, devient professeur à l'Académie Provencher.

* * *

M. François Deniset est actuellement en voyage à Edmonton. Il doit ouvrir dans cette ville une succursale de la compagnie Tremblay-Deniset.

Des cambrioleurs se sont in-

* * *

troduits dans le magasin de M. Marcel Mollot, le Bon Marché. Ils ont fait main-basse sur une vingtaine de piastres que contenait la caisse.

* * *

M. l'abbé J.-N. Jutras, curé de Letellier, ainsi que ses deux nièces, Mme Dansereau et Mlle Berthe Jutras de Letellier, sont de retour d'un voyage de quelques semaines dans Québec.

* * *

Maladie du foie. M. Henri Finke, de Cleveland, Ohio, nous écrit: "Je souffrais du foie et d'un sévère catarrhe dans la tête. Après avoir employé le Novoro du Dr Pierre je me sentis bien." Ce remède herbeux bien connu, agit sur le foie et lui rend son activité normale. Il n'est pas vendu par les droguistes. Des agents spéciaux le fournissent. Ecrire au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres

SACRE-COEUR

De passage au presbytère: le R. P. Patton, O.M.I., d'International Falls, le R. P. Robillard, O.M.I., de Duluth, le R. P. Thibaudeau, O.M.I., de Kenora, le R. P. Poulette, O.M.I., missionnaire de Dulth.

* * *

Dimanche dernier, le R. P. Grandpré, O.M.I., de Berens River, chanta la grand'messe.

Le R. P. Normandin, O.M.I., curé, alla chanter la messe à Delta, l'invité de M. et Mme Ernest Guertin.

* * *

La Révérende Soeur Supérieure de l'école du Sacré-Coeur vient d'être envoyée au Couvent de Sainte-Agathe. Les paroissiens du Sacré-Coeur regretteront son départ vu le zèle et le dévouement dont elle avait toujours fait preuve dasn l'enseignement à nos petits enfants.

* * *

M. et Mme Clovis Lemieux, de Saint-Jean-Baptiste, P. Q., étaient en promenade chez M. et Mme P. Villeneuve, de la rue Winnipeg, où ils passèrent une dizaine de jours. M. Lemieux est le frère de Mme Villeneuve. Ils s'en retournèrent très enchantés de leur voyage.

* * *

M. Edgar Marquis était en villégiature à Delta, l'invité de M. Aimé L'Heureux, fils de M. et Mme P. L'Heureux.

* * *

M. et Mme Chabot, de Saint-Boniface, le Dr et Mme Decosse, de Somerset, M. et Mme Bélair et M. et Mme V. Rho, étaient à Delta, la semaine dernière, les invités de M. et Mme P. L'Heureux.

Mme V. Rho est partie pour faire un voyage aux Etats-Unis.

* * *

Mme L.-A. Farley réunissait chez elle, rue Ashburn, la semaine dernière, quelques amies intimes à l'occasion de la visite de Mme A. Durand, de Saint-Paul, nièce de M. et Mme Gingras.

* * *

M. Bessette était en villégiature à Winnipeg Beach, la semain dernière.

* * *

Mme Gauthier, de Morris, est à Winnipeg, chez M. et Mme Pélissier.

* * *

Ne pas oublier à présent que l'organisation finale du grand pique-nique de la Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg a eu lieu dimanche après-midi et qu'il aura lieu dimanche après-midi, le 31 courant, à la Villa Lemire, près du *Country Club.*

Prenez la rue Kirkfield allant vers la rivière.

Il y aura grand nombre d'amusements. On y servira sandwiches, fruits, etc., etc.

Venez en grand nombre et amenez vos amis.

* * *

Mme Napoléon Prud'homme, accompagnée de son fils, est revenue d'une promenade de quelques semaines chez ses parents à Letellier.

* * *

Le R. P. de Grandpré, O.M.I. vient d'être nommé missionnaire des sauvages de la Mission de Berens River, comme compagnon du R. P. Valès, O.M.I.

Naissance

Joseph-Arthur-Georges Gauthier, enfant de Henri Gauthier et de Marguerite Fitzgerald, baptisé le 13 août. Parrain et marraine: M. et Mme Albert Gauthier.

LE DOCTEUR BENOIT

Le docteur L.-G. Benoit, 607 avenue McDermot, Winnipeg, ouvrira prochainement un bureau du jour à 238 Edifice Curry, en face du bureau de poste. Ses heures de consultation seront de 1 h. 30 à 5 h. p.m. Le soir, sur rendez-vous.

Remerciements

Les demoiselles Chénier remercient le clergé, les communautés religieuses et tous les amis qui ont bien voulu leur témoigner leurs sympathies à l'occasion du deuil qui les a atteintes si profondément en la perte de leur mère.

J'ai Vu

J'ai Vu paraît en un numéro double, 48 pages, contenant environ 200 photographies documentaires sur les Fêtes de la Victoire. Tout le monde voudra lire et conserver cet impressionnant souvenir de ces journées mémorables. Procurez-vous ce numéro spécial; 1 fr. 25.

L'Edition Française Illustrée
30, Rue de Provence, Paris.

Définition de la politique

Entre électeurs de la classe laborieuse:

"Enfin, qu'est-ce que c'est au juste, la politique?

— La politique... Eh bien! c'est les affaires de l'Etat.

— Les affaires de l'Etat?

— Les affaires de tout le monde, quoi.

— Mon. Mais les gens qui les font, les affaires de l'Etat, qu'est-ce qu'ils sont?

— Ils sont des gens qui n'ont pas d'état."

Qu'est-ce qui nous appartient et dont les autres se servent plus souvent que nous? — Notre nom.